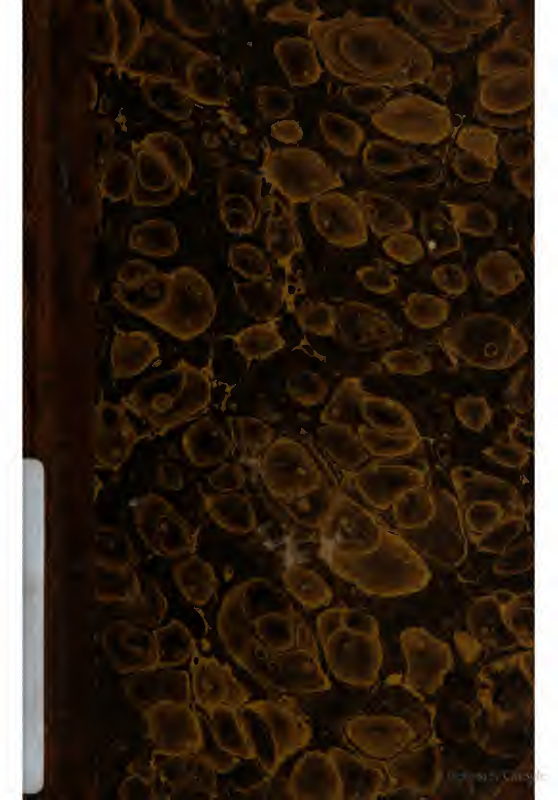
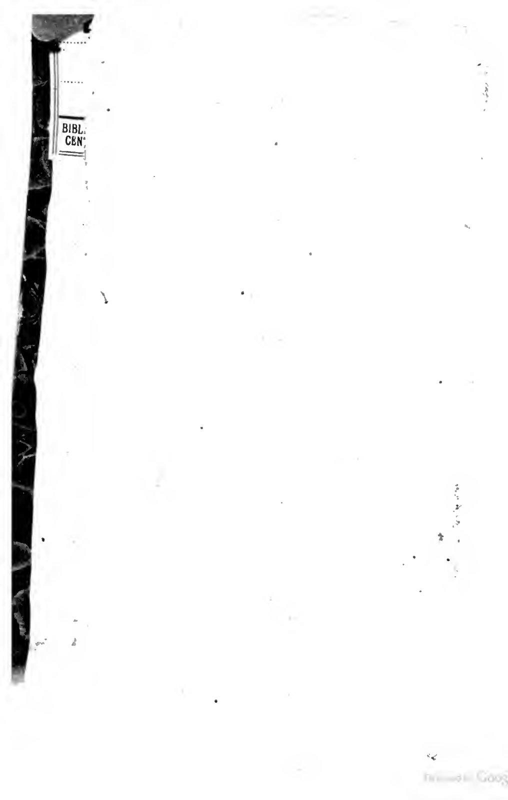


19. 4. 61


BIBL.
CEN

ŒUVRES

DE GRESSET.

PREMIERE PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.

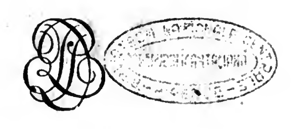

J.B.L. GRESSET.

ŒUVRES

DE GRESSET.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE DE PIECES INÉDITES.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
CHEZ BLEUET JEUNE, LIBRAIRE,
PLACE DE L'ÉCOLE, N° 45.
AN XIII. — M. DCCCV.

NOTICE
SUR GRESSET.

Par F. FAYOLLE.

La plupart des éloges ressemblent à ces enfants aveugles à qui l'on apprend à faire la révérence en entrant dans une compagnie, et qui saluent la cheminée tout comme la maîtresse de la maison.

Mallet du Pan.

Jamais début poétique ne fut peut-être aussi brillant que celui de Gresset. Quelle surprise pour les gens du monde de voir un jeune solitaire cueillir à l'ombre du cloître * cette fleur de bonne

* Gresset fit ses études chez les jésuites d'Amiens, sa ville natale. Frappés des grands talents qu'il annonçoit, ils l'attacherent à leur société. Il se laissa cloîtrer, comme dans la suite il se laissa marier.

plaisanterie, cette politesse d'expressions dont ils croient s'être réservé le secret! Les gens de lettres n'admirerent pas moins cette philosophie aimable, et cette élégante facilité de style, qui rappeloient les beaux jours de la société du *Temple;* et *Vert-Vert*, le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue, fit regarder le jeune poëte comme un *phénomene littéraire*.

La *Chartreuse* a moins de correction que *Vert-Vert*, mais elle conserve l'empreinte originale du talent de l'auteur: tout y respire ce mol abandon, qui est l'expression naturelle du calme dans la retraite; la pensée s'y perd dans un dédale de périodes harmonieuses: on sent que la mélancolie a passé par là.

Gresset étoit encore jésuite quand il fit *le Carême-Impromptu*, et *le Lutrin-Vivant*, ces deux modeles de poésie narrative. D'Alembert prétend que le jeune poëte sacrifia, quoiqu'à regret, sa robe à son talent: il se trompe; le chantre de *Vert-Vert* sacrifia sa robe à sa liberté.

Lors de la publication de ce poëme, un ministre, à la sollicitation de sa sœur, supérieure

de la Visitation, s'en étoit plaint à la société, qui avoit transféré le coupable de Tours à la Fleche. L'ennui gagna Gresset dans son exil; il fut près d'un an à demander en vain sa liberté, et ne l'obtint qu'en donnant sa démission de jésuite *.

On a conservé la relation de son *voyage à la Fleche*, adressée à madame du Perche, de Tours, femme de beaucoup d'esprit.

L'auteur débute par une chanson en patois tourangeau : les vers ont la négligence de tous ceux que l'on ne compose que pour l'amusement des sociétés. Dans une autre chanson il dit galamment à cette dame que la Fleche est un Paris pour lui, puisqu'il reste dans le voisinage du lieu qu'elle habite.

« C'est assez chanter: je me porte à merveille; c'est tout ce que je sais de meilleur de ce pays-ci. Je crois qu'il n'est rien arrivé d'amusant sur

* L'amusement philosophique sur *le langage des bêtes* fit exiler le P. Bougeant à la Fleche; il y mourut de chagrin. Si Gresset avoit été engagé comme son ami, il auroit peut-être été victime aussi du despotisme monacal.

la route que j'ai faite : c'est le pays le plus désert et le plus mort que j'aie encore vu.

En quittant ces bords pleins de charmes,
Un jour auparavant égayés par nos ris,
Presque tenté de verser quatre larmes,
Je suivois lentement des sentiers moins fleuris :
Frappé d'une humeur léthargique,
Toujours confident de mon cœur,
Mon esprit se livroit à ma tendre douleur;
Et l'allure mélancolique
De ma monture apoplectique
Redoubloit encor ma langueur :
Quand enfin, réveillé par le bruit des sonnettes
Du Mercure crotté qui guidoit nos masettes,
Je vis les compagnons auxquels, dans ce beau cours,
Le sort m'atteloit pour deux jours.

« De cinq qu'ils étoient je ne vous parlerai que d'un; les autres n'étoient là que pour balayer quatorze lieues de crotte, et me parurent avoir pris congé depuis long-temps de tout esprit et de tout amusement; à l'exception d'un mien confrere, qui rioit à répétition une fois par heure, et qui est, pour la gaieté, de la même

trempe à-peu-près, que le cadet la Vedette, quand il sable un œuf à la Hurtault. Ainsi mon unique consolation fut un vieux cordelier, qui revenoit des eaux de Bourbon pour se faire enterrer à la Fleche :

Attendu la paralysie,
Il ne pouvoit chevaucher aisément;
Mais à l'aide d'un cabestan
Nous le güindions artistement
Sur la piteuse haquenée
Que le diable avoit condamnée
A remporter le révérend.

« Quoique le bon *pater* n'eût plus que les facultés de l'ame, il tâchoit encore d'être drôle, et me contoit de la meilleure foi du monde toutes ses histoires : je vous les dirois bien, mais je ne me charge point de les écrire. Il est ici le géolier de trente-quatre nonnes qui le font enrager, à ce qu'il m'assura; mais je brise sur cet article.

Attaquez-vous par quelque raillerie
Un régiment d'infanterie;

Mars ne fera qu'en rire, il s'en amusera ;
Mais si, par malheur, votre muse
A draper des nonnes s'amuse,
L'amour-propre s'en vengera ;
Dévotement il rugira,
Et bientôt il vous poursuivra
Jusqu'à la Fleche, et par-delà...

« Nous passâmes par je ne sais quel bourg où notre messager nous promettoit comme un magnifique spectacle un jour de grande foire,

Où l'on venoit de vingt cantons.
J'y vins, et vis trois ânes, cinq moutons,
Et deux lambeaux de toile grise ;
C'étoit toute la marchandise :
Je vis se carrer trois manants ;
Et c'en étoit tous les marchands.

« En descendant de cheval j'enfilai la conversation avec quelques capables du lieu, pour me donner l'amusement d'entendre leurs nouvelles et leur politique grotesque. Je n'ai jamais entendu un pot-pourri plus original, ni de coq-à-l'âne plus complet :

Les uns disoient que le roi Tanifras
Jamais des Poronois ne deviendroit le maître,
Quoique la Czarianne avec le Chatarmas
Au trône le voulût remettre.
Non, disoit un notable, il ne le sera pas,
Malgré que l'électeur de Sasque
Batte le tambour comme un basque
Pour contraindre les Palastins
A suivre Tanifras sans faire les mutins :
Les autres soutenoient que bientôt de Porone
Tanifras auroit la couronne,
Malgré les efforts des Génois,
Et la révolte des Chinois ;
Que dans peu notre flotte, entre la mer Baltique
Et les ports d'Amérique,
Viendroit par terre attaquer les Anglais ;
Que les desseins de Vienne auroient un sort funeste,
Et que le diable emporteroit le reste.
Fatigué de leurs sots discours,
Et de leur bêtise profonde,
En especes de même cours
Avant de les quitter je payai tout mon monde.
Je leur dis que le Turc se faisoit capucin,
Et que le doge de Venise,
Dans un vaisseau de maroquin,

Etoit allé relever sans remise
La grande arche du Pont-Euxin,
Qu'avoit rompue un vent de bise.

« Après les avoir pétrifiés par cette décharge effroyable de nouvelles étonnantes, j'allai manger, sans beaucoup d'appétit, deux vieux œufs jadis frais; après quoi je m'enveloppai un peu plus que demi-habillé entre deux draps d'une blancheur problématique, et d'une propreté équivoque.

Là, remettant au lendemain
Le second tome du voyage,
Sans m'amuser à veiller davantage,
Je m'endormis jusqu'au matin.
L'Aurore ensevelie aux liquides demeures,
Ne songeoit point encore à réveiller les Heures,
C'est-à-dire en deux mots, pour parler plus chrétien,
Sans emprunter ce ton virgilien,
A peine étoit-il jour, par leurs rauques fleurettes
A peine les vieux coqs éveilloient leurs poulettes,
Que le clairon de notre messager
Sonnant par-tout le boute-selle,
Je fis l'effort de me lever:

(Car au plus mauvais lit le sommeil m'est fidele;
Je dormirois sur un clocher).
Je me relevai donc, non sans faire jurer
Mon impatiente sequelle;
Enfin je regagnai ma lente haridelle,
Ma valise et mon cordelier.

« Depuis ce moment tout le voyage fut affreux: nous ne trouvâmes plus que des chemins diaboliques, percés à travers des bois éternels;

Des ravines abominables,
Des coupe-gorges effroyables,
Dans de ténébreuses forêts,
Où cent mille lutins, cent mille farfadets,
Chaque nuit, avec tous les diables
Tiennent d'horribles sabbats,
Des conciles épouvantables,
Auxquels je n'appellerai pas.

« Enfin, d'horreurs en horreurs, de monstres en monstres, nous arrivâmes et nous fîmes notre entrée dans la ville, bourg et village de la Fleche, où je pris volontiers congé de ma veuve de Rossinante: que vous dire maintenant de ce pays-ci?

La Fleche pourroit être aimable,
S'il étoit de belles prisons;
Un climat assez agréable,
De petits bois assez mignons,
Un petit vin assez potable,
De petits concerts assez bons,
Un petit monde assez passable.
La Fleche pourroit être aimable,
S'il étoit de belles prisons.

« Je n'en parle ainsi que d'après des relations qu'on m'en a faites Jusqu'aujourd'hui cependant il me paroît qu'il pleut de l'ennui à verse; mais je m'enveloppe de mon manteau philosophique, moyennant quoi je compte que ces orages ne me mouilleront pas. Or finissons pourtant; le postillon va partir.

Le charmant, le divin est-il enfin guéri?
Les graces, l'enjoûment, les plaisirs, la tendresse,
A sa santé tout s'intéresse;
Car tout est malade avec lui.

« Mille bonjours à tout le monde; des respects à ceux qui ne voudront pas d'amitiés. J'attends une longue réponse: cotisez-vous tretous, et ré-

confortez un mort au monde qui ne vit plus que dans les lettres de ses amis. Songez que je mourrois réellement et à perpétuité si les considérations que j'ai pour des voisins tels que vous ne m'arrêtoient encore sur la terre. Tirez cet agrément, tout m'est enlevé; je suis à trente mille lieues de tout l'univers. Je finis, attendu que je n'aime point le style d'élégie. »

Trois mois après la sortie des jésuites, Gresset fit à Tressan cette jolie réponse en vers:

« *Je suis persuadé, monsieur, que vous ne doutez pas de l'empressement que j'ai de répondre à votre lettre charmante :* »

Mais comment écrire à Paris ?
Toujours le dieu des vers aima la solitude :
Dans cet enchaînement d'amusements suivis,
De choses et de riens unis,
Où trouver le silence, où fuir la multitude ?
Comment être seul à Paris?
Pour cueillir les lauriers et les fruits de l'étude
Aux premiers rayons du soleil,
Je veux dès son coucher me livrer au sommeil ;

Je me dis chaque jour que la naissante aurore
Ne retrouvera pas mes yeux appesantis;
Dix fois je me le suis promis;
Je promettrai dix fois encore :
Comment se coucher à Paris ?
On veut pourtant que je réponde
Au badinage heureux d'une muse féconde :
On croit que les vers sont des jeux,
Et qu'on parle en courant le langage des dieux
Comme on persiffle ce bas monde;
Par les Graces, dit-on, si vos jours sont remplis,
Par les Muses du moins commencez vos journées.
Oui, fort bien ; mais est-il encor des matinées ?
Comment se lever à Paris ?
Des yeux fermés trop tard par le pesant Morphée
Sont-ils si promptement ouverts ?
De l'antre du Sommeil passe-t-on chez Orphée,
Et du néant de l'ame à l'essor des beaux vers ?
N'importe ; cependant, malgré l'ombre profonde
Qui couvre mes yeux obscurcis,
Dès que je me réveille, à peine encore au monde,
Je m'arrange, je m'établis ;
Dans le silence et le mystere,
Au coin d'un foyer solitaire
Je me vois librement assis.
Le ciel s'ouvre : volons, Muse, oublions la terre :

Je vais puiser au sein de l'immortalité
Ces vers faits par l'amour, ces présents du génie,
Et dignes d'enchanter par leur douce harmonie
Les dieux de l'univers, l'esprit et la beauté.
Enflammé d'une ardeur nouvelle,
Déja je me crois dans les cieux;
Déja : mais quel profane à l'instant me rappelle
Aux méprisables soins de ces terrestres lieux?
Quel insecte mortel vient m'arracher la rime?
Ou, pour tout dire enfin sur un ton moins sublime,
Bientôt mon cabinet est rempli de fâcheux;
Les brochures du jour et mille autres pancartes,
Des vers, des lettres, et des cartes,
Viennent en même temps de différents endroits.
Il faut y répondre à la fois.
Bientôt il faut sortir: l'heure est évanouie;
Muses, remportez vos crayons.
Dans l'histoire d'un jour voilà toute la vie.
Car vainement nous nous fuyons;
Jusqu'en nos changements tout est monotonie,
Et toujours nous nous répétons.
Or sur cette image sincere
Prononcez, jugez si je puis
Devenir diligent ou rester solitaire;
Comment donc rimer à Paris?

Cette épître rappelle une lettre de madame de la Fayette à madame de Sévigné, où elle dit avec tant de gaieté : « Il est vrai que Bagard est ici, et qu'il fait mes affaires ; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucauld que je n'ai point vu de tout le jour ; écrirai-je? M. de la Rochefoucauld et de Gourville sont ici ; écrirai-je? »

L'auteur de *Vert-Vert* étoit réservé à plus d'une vengeance de la part des Visitandines. Après celle qui le fit exiler à la Fleche, et qui n'étoit pas gaie pour lui, il dut s'amuser beaucoup de la scene dont il fut l'objet dans un parloir de nonnes.

On raconte qu'une religieuse avec laquelle il étoit en liaison à Paris, le persécuta long-temps pour obtenir une lecture de *Vert-Vert*. Il s'en défendit, insistant sur les bienséances de la maison qu'elle habitoit. Il cede enfin. On prend jour. On lui promet d'être seule au parloir. Gresset arrive, et commence sa lecture. A un endroit plai-

sant on entend un éclat de rire; le rideau se tire, et le lecteur surpris apperçoit toutes les religieuses rangées en cercle, et la supérieure au milieu de la communauté. Après s'être amusées de l'étonnement de Gresset, ces dames le prierent complaisamment d'achever sa lecture; et le lecteur ne put s'empêcher de rire avec son auditoire.

Ce poëte étoit né railleur, et cette scene auroit exercé ses pinceaux, si le souvenir de la Fleche ne lui eût inspiré de la circonspection. Comme il n'avoit rien à craindre des capucins, la plupart de ses plaisanteries rouloient sur le grotesque de leur habillement en contraste avec la gravité de leur barbe et de leur démarche. Il ne railloit pas moins ces *savantas* poudreux dont le pédantisme étale une volumineuse ignorance.

C'est dans les peintures de mœurs que brille éminemment sa verve satirique. Chez lui le ridicule, qu'il manie en maître, est dans le choix des épithetes et les alliances de mots, comme chez Voltaire il est dans le choix des noms et le contraste des idées.

Notre grand lyrique avoit conseillé à Gresset

d'essayer les pinceaux d'Horace et de Virgile, après avoir usé ceux d'Anacréon. Mais l'auteur de *Vert-Vert* ne pouvoit s'élever aux beautés sublimes de l'ode, ni descendre aux graces naïves de l'églogue. Dans ses imitations des Bucoliques il a mérité le reproche qu'il fait aux pastorales de Fontenelle :

La bergere outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agréments ;
Le berger quittant la nature,
N'eut plus que de faux sentiments ;
Et ce qu'on appela l'églogue
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'acteurs dérobés aux romans.

Les amateurs ont distingué l'idylle du *Siecle Pastoral;* on y retrouve cette simplicité antique, cette suavité d'images et d'expressions qui font le charme des vers de Virgile, et dont Gresset sembloit ne pas se douter en le prenant pour modele.

J. J. Rousseau fut doucement ému à la lecture du *Siecle Pastoral;* et, pour prolonger son émo-



tion, il laissa couler de sa plume ces vers qui forment une suite à ceux de Gresset:

Mais qui nous eût transmis l'histoire
De ces temps de simplicité ?
Etoit-ce au temple de mémoire
Qu'ils gravoient leur félicité ?

La vanité de l'art d'écrire
L'eût bientôt fait évanouir;
Et sans songer à la décrire,
Ils se contentoient d'en jouir.

Des traditions étrangeres
En parlent sans obscurité;
Mais dans ces sources mensongeres
Ne cherchons point la vérité.

Cherchons-la dans le cœur des hommes,
Dans ces regrets trop superflus,
Qui disent dans ce que nous sommes
Tout ce que nous ne sommes plus.

Qu'un savaut des fastes des âges
Fasse la regle de sa foi;

Je sens de plus sûrs témoignages
De la mienne au dedans de moi.

Ah ! qu'avec moi le ciel rassemble,
Appaisant enfin son courroux,
Un autre cœur qui me ressemble !
L'âge d'or renaîtra pour nous.

Le même J. J. Rousseau, à son retour d'Angleterre, passant par Amiens, alla rendre visite à l'auteur de *Vert-Vert ;* mais il ne voulut point lier conversation avec lui, et lui dit, en le quittant : *Vous avez fait parler un perroquet, mais vous n'avez pu faire parler un ours.*

L'autre Rousseau, après la représentation d'*Edouard III*, écrivoit à Louis Racine que *la houlette convenoit mieux à Gresset que le cothurne.* « J'ai trouvé de belles choses dans cette tragédie, ajoutoit le fameux lyrique, et le coup de poignard du quatrieme acte m'a paru aussi théâtral que hardi. Je suis peut-être en partie cause que l'auteur donne aujourd'hui dans un genre si opposé au génie qui l'a si heureusement distingué. Je lui ai si fort prêché la nécessité de sortir de

son anacréontisme et des répétitions où ce style l'engageoit, que j'ai peur que mon sermon n'ait fait trop d'impression sur lui, et ne l'ait fait passer d'une extrémité à l'autre. »

Ceux qui trouveront J. B. Rousseau trop sévere à l'égard de la tragédie d'Edouard peuvent consulter l'examen que M. Gaillard en a fait dans le Mercure. Cet excellent critique pense que cette tragédie n'est pas à sa véritable place dans l'estime publique; que malgré les défauts du plan, la froideur de l'intérêt, et la lenteur de l'action, elle est, après les chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire, la tragédie la mieux écrite qui existe, et renferme de grandes beautés dans tous les genres; ce qu'il prouve par des citations choisies.

Quant à la piece de *Sidney*, M. Gaillard la regarde avec d'Alembert comme un drame éloquent, touchant et moral contre le suicide, où le comique d'un rôle est médiocre, mais où l'intérêt ne l'est pas.

Gresset après avoir renoncé à la tragédie pour le drame, renonça au drame pour la comédie.

Alors parut *le Méchant*, qu'on peut regarder

comme la piece de la bonne compagnie : l'élégance du style y est portée à sa perfection ; c'est un modele de dialogue : la plupart des vers ont mérité de passer en proverbes ; et l'on a dit fort bien que Gresset, auteur d'une seule comédie, étoit le poëte comique dont on savoit le plus de vers.

Comparativement aux pieces de Moliere, Gresset n'a fait que la comédie au pastel ; mais *le Méchant* est un portrait de la Tour.

Cette comédie, dénuée d'intrigue et d'action, gagne plus à être lue qu'à être vue ; aussi passe-t-elle pour une satire supérieurement dialoguée. La Harpe a fait voir, avec son talent accoutumé, en quoi l'auteur n'avoit pas su tirer parti de son plan, et avoit tari les sources de l'intérêt que lui fournissoient les situations. Je ne puis mieux faire que de renvoyer les lecteurs à ce morceau du *Cours de Littérature*.

C'est *le Méchant* à la main que Gresset se présenta à l'académie française ; il fut reçu aux acclamations du public et des gens de lettres. Piron

seul excepté, qui lui décocha cette épigramme, la meilleure de toutes celles qu'il ait faites :

En France on fait par un plaisant moyen
Taire un auteur quand d'écrits il assomme ;
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantieme on fait asseoir mon homme :
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme ;
Plus n'en avez phrase, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Piron étoit *prophete* : à peine Gresset eut-il été reçu à l'académie qu'il quitta Paris pour se retirer dans sa province, et se reposer de ses travaux littéraires. Il est à croire que cette épigramme lui fut d'autant plus douloureuse qu'il savoit très bien manier ce genre d'escrimes. On rapporte qu'il a fait près de dix mille épigrammes, dont la plupart étoient excellentes ; elles ont toutes été brûlées à la sollicitation de M. de la Motte, évêque d'Amiens.

Pour plaire à ce prélat, Gresset chanta la pali-

nodie, dans sa Lettre sur la comédie, écrite en 1759. Cette lettre lui valut une seconde épigramme de Piron, presque aussi bonne que la premiere :

Gresset pleure sur ses ouvrages
En pénitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés.
Pour nous, qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que dans l'autre vie
Dieu veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

L'épigramme est excellente; mais on voit trop percer l'intention de l'auteur: Piron, malgré sa *Métromanie*, avoit trop à cœur le succès du *Méchant;* c'étoit à ses yeux *un péché qu'il eût voulu qu'on oubliât en ce monde.* Tandis que Piron étoit jaloux du *Méchant*, Voltaire en étoit envieux *; témoins ces vers *du Pauvre Diable :*

* On sait que Voltaire n'a pu faire une bonne comédie.

Gresset doué du double privilege
D'être au college un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de college;
Gresset dévot, long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies :
Il prétendoit avec componction
Qu'il avoit fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandoit pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable ;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.

Voilà la poétique de la comédie en quatre vers. Ce reproche de Voltaire à la piece du *Méchant* étoit encore plus applicable aux comédies que l'auteur a laissées manuscrites ; et l'on doit peu les regretter en songeant que Gresset, loin de la capitale, avoit perdu de vue ses modeles, et ne faisoit plus que des caricatures.

Je remarquerai ici que le goût peut se perfectionner dans la solitude par la lecture réfléchie

des grands modeles, mais qu'il ne résiste pas à la contagion de la province.

Gresset en fut la preuve. Appelé à Paris pour répondre en qualité de directeur de l'académie française, au discours de réception de M. Suard, il prodigua des lieux communs de persifflage et de néologisme, tout en recommandant de les proscrire: son discours offroit les meilleurs matériaux de sa critique.

Avant de jeter un coup-d'œil sur les pieces nouvelles insérées dans cette édition je vais rappeler les ouvrages que l'auteur n'a point imprimés.

Si quelque jour on retrouvoit *le Gazetin*, poëme en quatre chants, et *le Parrain magnifique*, poëme en dix chants, on les joindroit comme supplément à la présente édition.

Le Parrain magnifique, composé d'environ trois mille vers, offre à chaque chant, dit-on, des débuts de la plus riche poésie: en voici le canevas.

« Un abbé de qualité, mais fort peu généreux, a promis de tenir sur les fonts de baptême le fils d'un de ses gens d'affaires. Le moment arrivé,

l'abbé pense que s'il représente en personne, cela pourra lui coûter trop cher; il prend donc le parti prudent de se faire remplacer par le maire d'une petite ville voisine de son abbaye : ce maire est un homme qui joue l'important, et qui se trouve tout enorgueilli de l'honneur que lui fait l'abbé; il dresse un état fort ample et fort détaillé de toutes les cérémonies et de tous les frais du baptême, et il en fait monter la dépense à une très grosse somme; il présente cet état à l'abbé, qui réduit mesquinement la somme à 27 livres 10 sous. »

Ce poëme, dit-on, réunit le badinage de *Vert-Vert*, et la philosophie de *la Chartreuse*. On y trouve des portraits de main de maître, sur-tout celui du parrain, celui du maire son substitut, celui de la femme de ce maire, et celui d'un laquais du parrain.

Le Gazetin, dont l'exécution est regardée comme supérieure à celle du *Parrain magnifique*, est très plaisant par le sujet.

« Dans le premier des quatre chants, *le Gazetin*, homme raffollant de journaux, et les réunissant

tous à grands frais, est représenté rongé de goutte, de rhumatisme, et assiégé de tous les maux qui font le triste cortege de la vieillesse. Cet homme a sur-tout en horreur les vents coulis. Les bergeres, les chaises longues, les fauteuils à larges oreilles, tous les moyens usités ont été employés tour-à-tour. Enfin il s'avise de faire démonter la caisse de sa chaise de poste, et de l'établir au coin de son feu. Là, tranquille avec ses cheres gazettes entassées les unes sur les autres, il se livre à son goût favori, et brave le souffle des vents.

Ses commensaux sont une niece à la fleur de l'âge, un domestique assez entendu, et un jeune chien. Le caractere de ces trois compagnons, les soins que les deux premiers prodiguent au vieillard, leur assiduité sur-tout à lui lire les papiers, et les jeux, les bonds, les caresses du petit chien, remplissent le second et le troisieme chant.

Au quatrieme, *le Gazetin* est encore dans son lit; on l'a mis sur son séant. Il est environ neuf heures du matin; les nouvelles étrangeres sont

déja arrivées. La niece et le domestique sont sortis, le petit chien reste seul dans la chambre; il grimpe sur le lit, bondit, aboie, fait cent tours, cent gentillesses qui réjouissent le bon homme; mais sa joie est bientôt troublée; le chien saute sur les gazettes, en disperse, en fait voltiger les feuilles, et travaille si bien des ongles et des dents, que le lit n'offre bientôt plus que de tristes débris; il s'acharne sur-tout à la gazette de Hollande, et la met en pieces. Le nouvelliste impotent, presque immobile, prodigue vainement au perturbateur de ses plaisirs les noms les plus doux, les signes les plus flatteurs; à la fin il se fâche, il tonne, il crie au secours, et c'est au plus fort de son désespoir qu'on lui apporte la gazette de France, qui appaise sa colere, et le console de ses pertes. »

Gresset avoit ajouté deux chants au poëme de *Vert-Vert* qui en a quatre: l'un, intitulé *les Pensionnaires*, devenoit le troisieme chant, et l'autre, intitulé l'*Ouvroir* ou *le laboratoire de nos sœurs*, formoit le sixieme.

M. Duméril, dépositaire des manuscrits de Gresset, a bien voulu me communiquer les vers suivants tirés du chant des *Pensionnaires :*

Les petits noms sont nés dans les couvents.

Un jour du monde efface un an du cloître.

Le cœur s'éveille avec l'impatience :
Le desir naît de l'inexpérience.

On ne sait rien, on cherche à deviner.

Car, comme on sait, qui dit religieuse,
Dit femme prude, et sur-tout curieuse.

Dans un morceau sur l'éducation, le poëte s'écrie :

O jours heureux du cœur et du bon sens,
Où chaque mere élevant ses enfants,
Ne laissoit point remplir à l'aventure
Ce devoir saint qu'impose la nature!

Pour revenir à l'*Ouvroir*, Gresset le récita en 1753, à une séance publique de l'académie d'A-

miens, et à la cour en 1775, lorsqu'en sa qualité de directeur de l'académie française, il complimenta Louis XVI sur son avènement au trône.

« L'*Ouvroir* étoit l'histoire abrégée de toutes les occupations, de toutes les petitesses, de toutes les grimaces d'un couvent. En voici le début :

Temple secret des petites sciences,
Il est un lieu tapissé de sentences,
D'emblêmes saints, de mystiques vertus,
D'anges vainqueurs, et de démons vaincus.

« Après une description charmante des mysteres qui se célebrent dans ce temple, séjour de la candeur et de l'innocence, on trouvoit ces vers sur les occupations des religieuses :

L'une découpe un *agnus* en lozange,
Ou met du rouge à quelque bienheureux ;
L'autre bichonne une Vierge aux yeux bleus,
Ou passe au fer le toupet d'un archange ;
Tandis qu'ailleurs la mere Saint-Bruno,
Tout bonnement ourloit un *lavabo*.

« Le chant étoit terminé par le récit d'une repré-

sentation d'Athalie, qu'on y donnoit à l'occasion de l'année jubilaire de la mere supérieure. On avoit choisi pour remplir le rôle du jeune roi Joas une jolie et fraîche nonnette; mais le malheur avoit voulu qu'une maladie qui lui étoit survenue subitement l'enlevât au moment où l'on devoit jouer la piece. Une vieille mere Cunégonde, qui ce jour-là perdoit sa derniere dent, vouloit remplacer la jeune religieuse. Grande réclamation de la part des novices. La cause étoit portée devant le sanhédrin embéguiné. Il étoit décidé qu'on ne devoit pas contredire la révérende douairiere, de peur que son mécontentement ne troublât la fête; et elle l'emportoit sur tout le noviciat ».

On pouvoit appliquer à cet épisode ce vers du *Lutrin Vivant*,

Tableau grotesque et digne de Calot.

Racine le fils, qui portoit en poésie la sévérité d'un janséniste, mettoit l'*Ouvroir* au-dessus de *Vert-Vert*: c'étoit le *Benjamin* de l'auteur. La

contrition de Gresset devoit égaler au moins celle de Pascal pour le décider à faire le sacrifice de son chef-d'œuvre. Vouloit-il par-là expier *Vert-Vert*, qu'il appeloit *les péchés de sa jeunesse?*

On sait que l'*Ouvroir* n'a jamais été imprimé; Gresset le récitoit de mémoire, et il refusa même d'en prêter le manuscrit au dauphin, pere de Louis XVI, qui le lui avoit demandé; ce manuscrit n'est sorti des mains de l'auteur que pour être la proie des flammes.

Le bruit courut il y a quelques années que le prince Henri en étoit dépositaire. L'Institut national lui écrivit à ce sujet. Ce prince répondit que malheureusement il ne possédoit pas l'*Ouvroir*, mais qu'il se fesoit un plaisir d'envoyer à l'Institut le manuscrit de *Jacques le Fataliste*, qui lui avoit été laissé par Diderot.

M. Duméril possede la correspondance de Gresset et de Frédéric II; comme elle se trouvoit avec les manuscrits qu'il avoit présentés à l'Institut pour les examiner, la commission, dans son rapport, en porte ce jugement:

« Les épîtres de Gresset au roi de Prusse n'of-

frent pas, comme les épîtres de Voltaire, cette rapidité brillante, ce mélange facile et inattendu de tous les tons, ce contraste de la plaisanterie la plus légere, et de la raison la plus étendue, en un mot cet esprit aussi souple qu'élevé, qui joue avec les rois, sans manquer aux bienséances, et qui sait flatter le pouvoir, en laissant pourtant voir au-dessus de lui la supériorité du génie; mais on y rencontre des morceaux agréables; et c'est une des meilleures parties du recueil posthume. »

Parmi les pieces fugitives insérées dans cette édition * les amateurs distingueront sur-tout *la Requête au roi pour obtenir une lieutenance de roi*, *l'épître* intitulée *l'Abbaye*, les fragments du *Chartreux*, et *l'épître sur l'Egalité*.

Dans cette épître *sur l'Egalité* la période poétique en vers de huit syllabes est plus serrée que

* Ce n'est pas sans peine qu'on a retrouvé toutes les pieces qui étoient imprimées séparément. On a été secondé dans cette recherche par M. Vanpraët, le premier bibliographe de l'Europe, et le plus aimable homme du monde.

dans les autres pieces de l'auteur. On peut lui faire quelques objections sur le fonds de l'épître; mais il est permis aux poëtes d'exagérer leur opinion, quand c'est l'effet de l'enthousiasme de leur art.

Les fragments de *l'épître d'un Chartreux* feront vivement desirer de connoître l'épître entiere, que Sélis, parent de Gresset du côté de sa femme, plaçoit après la *Chartreuse*, *Vert-Vert*, et *l'épître sur la Convalescence.*

Gresset respire par-tout l'enjouement malin d'Horace : il n'a montré qu'une fois l'indignation de Juvénal; c'est dans la piece de l'*Abbaye*. On ne peut se déchainer avec plus de véhémence contre les abus du monachisme, dont l'oisiveté s'enrichit des sueurs de la classe indigente et laborieuse.

La piece la plus soignée pour le style, et dans laquelle la facilité me semble libérale sans être prodigue, est *la Requête au roi pour obtenir une lieutenance de roi*. Elle fait le pendant de la jolie épître à Tressan. Dans l'une et dans l'autre le vers

libre est aussi bien manié que le grand vers dans *le Méchant*.

Gresset étoit appelé par la nature à la poésie tempérée. Quand il a voulu tenter la haute poésie il a montré les bornes de son talent *.

Je sais que l'abbé Millot a comparé le léger badinage de *Vert-Vert* au poëme du *Lutrin*. Ce parallele ne pouvoit s'offrir qu'à un homme né un quart-d'heure avant le bon sens poétique, et qui pousse la déraison jusqu'à dire que *Vert-Vert* suppose une imagination plus originale et plus

* Je n'entends parler ici que des odes connues. M. Duméril m'a montré une *ode* inédite de Gresset *au roi de Prusse sur son couronnement*, où l'énergie du style égale la hardiesse des idées. C'est l'ame de Démosthene et les vers de Pindare. Qu'on en juge par cette strophe;

Qu'il soit une contrée où près du rang suprême,
Illustres sans aïeux, sans brigues protégés,
Au poids seul de leur être, au poids de l'homme même,
Les hommes soient jugés.

féconde que le *Lutrin*. De telles hérésies littéraires tombent d'elles-mêmes, et on ne les releve un moment que pour en rire.

S'il n'y a point de parallele à faire de Gresset et de Boileau sous le rapport de la haute poésie, du moins peut-on considérer Voltaire et Gresset sous le rapport de la poésie légere.

Voltaire, dans ses pieces fugitives, tient le même rang que La Fontaine dans ses fables; il s'y est mis hors de toute comparaison. Où trouver en effet une alliance plus heureuse de la langue poétique et de la langue familiere, un sentiment plus délicat des convenances, une philosophie plus profonde dans des vers plus aimables? c'est la pompe du génie sous le négligé de la grace. Gresset doit être placé après Voltaire; comme lui il compose de premier mouvement, et la philosophie guide elle-même son pinceau. Mais sa versification a un autre caractere; nul n'a possédé comme Gresset la mollesse élégante et le tour abandonné du style poétique. Voltaire peint toujours à grands traits, il choisit le point saillant

de son idée : Gresset semble se complaire dans la sienne, et je le vois ramener les mêmes images dans ses périodes nombreuses, comme un ruisseau revient sur lui-même en multipliant ses détours. L'auteur *de Gertrude* joint l'esprit à l'enjouement; celui de *la Chartreuse* respire une douce mélancolie. En un mot Voltaire fait penser son lecteur, et Gresset le fait rêver.

De tous les imitateurs de ce dernier, qui n'a imité personne, Bernis s'est le plus étudié à prendre sa maniere. Cet abbé, devenu ambassadeur et cardinal, qui a fait trois papes *, et qui a manqué de l'être, composa ses pieces dans le boudoir, et les écrivit dans la sacristie. On reproche à ses peintures l'abus de la mythologie, et la mignardise du style. Sans doute M. de Lille pensoit à Bernis en faisant ces vers :

Toujours des fleurs, toujours des festons, c'est toujours
Ou le temple de Flore ou celui des Amours.

---

* Clément XIII, Clément XIV, et Pie VI. Bernis avoit reçu de Clément XIII le chapeau de cardinal, comme un témoignage de reconnoissance. Sans la révolution, son tour de pape arrivoit.

Si M. Vigée rappelle le peintre de *la Chartreuse* dans ses pieces fugitives, ce n'est point parcequ'il l'imite, mais parcequ'il lui ressemble.

Gresset, né à Amiens en 1709, y mourut en 1777. On le trouvera parfaitement apprécié dans cette épitaphe composée par M. Simon, bibliothécaire du tribunat:

Hùc Veneres unà, Lusus, Charitesque quiescunt:
Relligio hunc timidum portentis vana fefellit;
Quem natura virum, mystæ finxêre spadonem.

ODE

ADRESSÉE A GRESSET.

PAR FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

DIVINITÉ des vers et des êtres qui pensent,
Du palais des esprits, d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Ecoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante :
Tu frappes les esprits, tu fais couler nos pleurs;
Ton éloquente voix, flatteuse ou foudroyante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature;
Ta main peupla la mer, l'air, la terre, et les cieux :
Pallas te doit l'égide, et Vénus sa ceinture;
Tu créas tous les dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmants;

La vérité sévere en parut embellie,
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les héros : ton sublime génie,
En son immensité bienfaisant et fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace;
Virgile lui voua ses nobles fictions:
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grace
De ses proscriptions.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéants,
Végetent sans penser, et n'ouvrent la paupiere
Que par l'instinct des sens;

Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent, ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon:

O toi, fils de ce dieu, toi nourrisson des Graces,
Tu prends ton vol aux lieux qu'habitent les nœufs sœurs;

Et l'on voit tour-à-tour renaître sur tes traces
Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégants sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfants du dieu du goût, enfants de la nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse,
Et chacun de tes vers paroît la démentir;
Non je ne connois point la pesante mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athene
Tu moissonnes en paix la gloire des talents,
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappée: à sa voix qui t'appelle,
Viens des muses de l'Elbe animer les soupirs,
Et chanter, aux doux sons de ta lyre immortelle,
L'amour et les plaisirs.

ÉPITRE

A. S. M. LE ROI DE PRUSSE.

1741.

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux;
Au sein de la puissance, au faîte de la gloire,
    Penser en homme vertueux;
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître;
Eclairer les mortels, et faire des heureux;
    Aux jours de gloire et de génie
    Des Césars et des Antonins
    C'étoit l'ouvrage de la vie,
Et les destins divers de divers souverains:
Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée
Sait faire des vertus, des talents, des travaux
    De tant de différents héros,
L'histoire d'un seul homme, et celle d'une année.

VER-VERT.

A MADAME
L'ABBESSE D***

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les graces solitaires
Brillent sans fard et regnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma muse, échauffez mes accents,
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs

Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs :
On auroit pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux ;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui.
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages ;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes ;
Puissent vos lois se lire dans mes rimes !
Si, trop sincere, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mysteres secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits ;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses ;

Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air ou sous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Très rarement en devient-on meilleur ;
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares ;
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguere un perroquet fameux,

A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses graces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
Ver-Vert (c'étoit le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent:
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mere, après son directeur,
N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincere,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le pere.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Ver-Vert étoit l'ame de ce séjour:
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,

Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit et tout dire et tout faire;
Il étoit sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetoit et guimpes et bandeaux:
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler:
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant:
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse;
Tel autrefois César, en même temps,
Dictoit à quatre, en styles différents.
  Admis par-tout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeoit au réfectoire:
Là, tout s'offroit à ses friands desirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,

Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour :
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire;
Ses jours couloient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire :
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très rarement les antiques discretes
Logeoient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût :
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorete
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas :
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,

Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile;
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir:
Ceci soit dit entre nous en silence.
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Ver-Vert vivoit sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui sœur Thecle oublioit les moineaux:
Quatre serins en étoient morts de rage;
Et deux matoux, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie et de langueur.
Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un temps viendroit, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ces attraits enchantenrs
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses
Que lni dictoient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençoit son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit.
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parlenr qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tont son auditoire:
Qnel oratenr en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire:
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujonrs modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec, et parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.

Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Pere Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime ! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire !
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;
Trop de talents, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation
A tout savoir ne sont pas les dernieres;

Par quoi bientôt, apprenant des premieres
Ce qu'on disoit du perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la vérité.
Desir de fille est un feu qui dévore,
Desir de nonne est cent fois pis encore.
Déja les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit pour un temps amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours. Quel siecle jusque-là!
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce:
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.
Or à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet; on tient le grand chapitre:
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Ver-Vert! ô ciel! plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,

S'ouvroit encore à l'innocent plaisir:
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe, étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquoit,
Eût pour le moins un pauvre perroquet.
L'avis pourtant des meres assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes:
Ainsi jugea l'état embéguiné.

Après ce bill des myladys de l'ordre
Dans la commune arrive grand désordre:
Quel sacrifice! y peut-on consentir?
Est-il donc vrai, dit la sœur Séraphine?
Quoi! nous vivons, et Ver-Vert va partir!
D'une autre part la mere sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! l'instant funeste arrive:

Jà tont est prêt snr la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:
Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Ver-Vert! Quelles tendres alarmes!
On se l'arrache, on le baigne de larmes;
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour:
Dn monastere avec lui fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidele;
Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai, forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée:
Pars, cher Ver-Vert, et dans ton heureux cours
Sois pris par-tout pour l'aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine
Très souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très grand cœur
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.

Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit; déja la rame vole;
Du bruit des eaux les airs ont retenti;
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

CHANT TROISIEME.

La même nef, légere et vagabonde,
Qui voituroit le saint oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons:
Pour un enfant qui sort du monastere
C'étoit échoir en dignes compagnons!
Aussi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangere:
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendoit point leur style:
Ce n'étoient plus paroles d'évangile;
Ce n'étoient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces vestales;
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens:
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de gargotte;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le patron du vin:
Puis les Gascons et les trois péronnelles

Y concertoient sur des tons de rnelles:
De leur côté, les bateliers juroient,
Rimoient en Dien, blasphémoient, et sacroient;
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Ver-Vert gardoit un silence forcé;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne savoit que penser et que dire.
  Pendant la route, on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur.
Frere Lubin d'un ton peu monastique
Interrogea le beau mélancolique:
L'oiseau bénin prend son air de donceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'nn ton pédant répond, *Ave, ma sœur.*
A cet *Ave* jugez si l'on dut rire;
Tous en *chorus* bernent le panvre sirc.
Ainsi berné, le novice interdit
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il seroit mal mené des commeres
S'il ne parloit la langue des confreres:
Son cœur, né fier, et qui jusqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants.

A cet instant, en perdant patience,
Ver-Vert perdit sa premiere innocence.
Dès lors ingrat, en soi-même il maudit
Les cheres sœurs, ses premieres maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête:
Ils furent tous oubliés en deux jours;
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne!
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile:
Bien vîte il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier;
Il démentit les célebres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés; il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.

Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un mot.... Ver-Vert faisoit l'écho:
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane.
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces tristes scenes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastere
Étoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux: Ver-Vert n'en est plus digne;
Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,

Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent:
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne;
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie;
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y pensez plus: l'infâme a sans pudeur
Prostitué ses talents et son cœur.
Déja pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos sœurs impatientes;
Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,
Des cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentiments, un mérite achevé:
Mais, ô douleur! ô vaine et fausse attente!

La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une touriere étoit assise au port:
Dès le départ de la premiere lettre
Là chaque jour elle venoit se mettre;
Ses yeux, errants sur le lointain des flots,

Sembloient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand' coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et mieux encore à sa petite croix.
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence, et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la touriere l'emporte:
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent au cou,
D'autres au bras; on ne sait pas bien où:
D'ailleurs, qu'importe? à la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmene;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche sonne: on étoit lors au chœur;
On quitte tout, on court, on a des ailes:
« C'est lui, ma sœur! il est au grand parloir »!

On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeunit; et la mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.

CHANT QUATRIEME.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'étoit raison, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu ! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief : cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mere prieure

D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin;
Pour premiers mots, et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin:
« Par la corbleu! que les nonnes sont folles »!
L'histoire dit qu'il avoit en chemin
D'un de sa troupe entendu ces paroles.
A ce début la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
En lui disant: Fi donc, mon très cher frere!
Le très cher frere, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jésus! il est sorcier, ma mere!
Reprend la sœur. Juste Dieu! quel coquin!
Quoi! c'est donc là ce perroquet divin?
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Greve,
L'apostropha d'un *La peste te creve!*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet:
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouoit leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,

Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux,
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue;
Les B, les F, voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.
« Jour de Dieu !.. mor !.. mille pipes de diables » !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix:
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent;
Et sur son nez la mere Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dermiere dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe:
Pere éternel! dit la sœur *Bibiane*,
Miséricorde! ah! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné?
Mon doux sauveur! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Ver-Vert si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni! qu'il soit remis en route!
O Dieu d'amour! reprend la sœur Écoute,

Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! ô divine sagesse !
Qu'il n'entre point ! avec ce Lucifer
En garnison nous aurions tout l'enfer.
Conclusion ; Ver-Vert est mis en cage :
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pélerin ne demandoit pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable ;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sons un si beau plumage,
La fiere humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
Il part enfin, porté par la touriere,
Mais sans la mordre en retournant au port :
Une cabane emporte le compere,
Et sans regret il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fnt l'Iliade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour

Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables :
Figurez-vous neuf siecles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paroît sans gloire et sans appui.
On est aux voix : déja deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir brachmane;
Mais de concert les cinq dernieres voix
Du châtiment déterminent le choix :
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence;
Jardins, toilette, alcoves, et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout : pour comble de misere,
On lui choisit pour garde, pour geoliere,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,

Une converse, infante douairiere,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs :
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
  Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les dragons et le moine;
Et, pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'alégresse;
Tous ses instants, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je? hélas! ô plaisirs infideles!

O vains attraits de délices mortelles !
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Café parfait, chansons, course légere,
Tumulte aimable et liberté pléniere ;
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs :
Mais, de nos sœurs ô largesse indiscrete !
Du sein des maux d'une longue diete
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
Ver-Vert tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante et son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernieres.
Vénus enfin, lui fermant les paupieres,
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets
Le mene au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté ! La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire

D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future;
Son portrait fut tiré d'après nature.
Plus d'une main, conduite par l'amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funebres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célebres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau:
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs:
En les lisant on sent naître ses pleurs:

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez: si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre;
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs:
Ci gît Ver-Vert, ci gisent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose

En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsychose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son ame et son caquet.

FIN DE VER-VERT.

LE CARÊME

IN-PROMPTU.

Sous un ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'armorique plage,
Il est une isle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitants malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivants et les morts.
De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence

D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas;
Parmi les notables de l'isle
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagere,
Et que j'outre le caractere :
« Quelle apparence, dira-t-on?
« Quelle isle assez abandonnée
« Ignore le temps de l'année?
« Non, ce trait ne peut être bon
« Que dans une isle imaginée
« Par le fabuleux Robinson. »
De grace, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon.
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule:
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le curé de l'isle susdite,
Vieux papa, bon israélite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avoit point avant les étrennes
Fait apporter de nos climats

De guide-ânes ni d'almanachs,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France:
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête?
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise
Quelque autre curé plus savant
N'auroit pu régir son église,
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré sans remise
Aux périls du moite élément;
Mais, pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,

Notre bon prêtre assurément
Chérissoit trop son existence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisoit psaumes et leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chommer la fête des rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.

Il crut cet avis selon Dieu :
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagere,
Et de son magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, mars le remplace,
Et l'aquilon régnoit toujours :
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Ou, bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé chaque jour
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la chronique,
Le carême depuis un mois
Sur tout l'univers catholique
Étendoit ses austeres lois :
L'isle seule, grace au bon homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitants
Vivre en gras pendant tout ce temps.

De vrai, ce n'étoit fine chere;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytere,
Tous, dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitents,
Le diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printemps :
C'étoit lui qui, par stratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon:

Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine
Déja la cinquieme semaine
Venoit de commencer son cours.
Il vient; il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâque revenoit dans dix jours:
« Dieu soit loué! prenons courage,
« Dit-il, enfonçant son castor;
« Grace au seigneur, notre voyage
« Se trouve fait à temps encor
« Pour pouvoir, dans mon hermitage,
« Fêter Pâque selon l'usage. »
Content il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanacs et de lunettes.
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zele extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême:
« Mais, poursuit-il, j'ai mon systême,
« Mes freres, nous n'y perdrons rien,
« Et nous le rattraperons bien:
« D'abord, avant notre abstinence,

« Pour garder l'usage ancien,
« Et bien remplir toute observance,
« Le mardi-gras sera, mardi;
« Le jour des cendres, mercredi;
« Suivront trois jours de pénitence,
« Dans toute l'isle on jeûnera;
« Et dimanche, unis à l'église,
« Sans plus craindre aucune méprise,
« Nous chanterons l'*Alleluia.* »

LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austere,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de mémoire
Je placerois le pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis; je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.
Dans les languenrs de la mélancolie,
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.

Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévere
Adoucira ces grotesques portraits,
Et, les voilant d'une gaze légere,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait: honni qui mal y pense!
Attention: j'ai toussé; je commence.

Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres
A pour clergé le plus gueux des chapitres.
Là ne sont point de ces mortels fleuris
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris:
On ne voit là que pâles effigies
Qui du champagne onc ne furent rougies,
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans rabats fins et sans triples mentons;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain, et quatre enfants de chœur:
Ces jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez dame Barbe; elle leur sert de mere
Et de soutien: le public est leur pere.

Il faut savoir, pour plus grande clarté,

Que dame Barbe est une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairiere,
Qui dès seize ans, d'un siecle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines;
D'abord servante: ensuite adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement.
Déja trois fois elle a vu dans l'église,
De pere en fils, chaque charge transmise.
Barbe, en un mot, au chapitre susdit
De race en race a gardé son crédit.
Or chez ladite arriva notre histoire
En juin dernier: l'aventure est notoire.
Par cas fortuit, l'enfant de chœur Lucas
Avoit usé l'étui des pays-bas:
Vous m'entendez; sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpure;
Déja la breche, augmentant tous les jours,
Démanteloit la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit: mais que faire?
Elle étoit pauvre, et l'étoffe étoit chere;
D'une autre part le chapitre étoit gueux;
Et puis d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoissant parents ni légitime,

N'avoit en tout, dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grace de Dieu.
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout:
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût :
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mere.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le lutrin;
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique;
De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages :
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvriere,
Très peu savante en pareille matiere,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable;

Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
  Or cependant arrive la saint Brice,
Fête du lieu, fête du grand office:
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre; il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd et temps et peines:
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'office en croupe;
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau:
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibere; on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt on le style au service;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déja d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot:
A livre ouvert le chapier en lunettes
Vient entonner; un groupe de mazettes
Très gravement poursuit ce chant falot,

Concert grotesque et digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin:
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence;
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable;
Et loin de là va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Le fait est sûr: sans peine on peut m'en croire;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.
C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,
Que j'ai permis à ma muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment:
Que loin de toi jamais il ne transpire.
Si par hasard il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,

A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zele inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes vers, foudroyer et proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux;
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable et d'un ton doucereux:
« Y pense-t-il? quel écrit scandaleux!
« Quel temps perdu! pourquoi, s'il veut écrire,
« Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
« Des traits moraux, des éloges fameux?... »
Mais, dédaignant leur absurde satire,
Aimable abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au sentiment,

Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement
Au grave poids d'une raison chagrine
Les jeux légers d'une muse badine.
Non : la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau ;
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse ;
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Graces ;
Et les censeurs, obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un français fade, ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siecles à venir.

LA CHARTREUSE.

ÉPITRE

A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille

Des pédants, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots :
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légere des vents
Emportoit mes foibles serments.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté ;
Entre Uranie et Terpsichore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté :
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidele
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légeres
Je vous offre des traits sinceres
Du gîte où je suis transplanté.
Mais comment faire, en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le sombre tableau

De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentiments, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux ! quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrete,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore,
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie

Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs;
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations:
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort;
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable

Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
  Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où regnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où dans un loisir studieux
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux:
Là, du toit d'un cinquieme étage

Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'éleve un antre aérien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard :
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lappon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou quarrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée

5.

On peut former jusqu'à six pas ;
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttiere livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets :

Telles on nous peint les tanieres
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcieres,
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siege
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liege
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilege
Ses astronomiques romans.

Sur ce portrait abominable
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux;
Là, dans la liberté suprême,

Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangere
Lorsqu'on y trouve le bonheur ;
Lorsqu'on y vit sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses,
Et de petits fats ignorants
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en compliments ;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médisant infâme

Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mysteres,
Ne nous parlent qu'*incognito;*
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédants de Rome et de Grece
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des miseres pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité,
Que les rêves creux et burlesques

De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druïde empesé
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs moutiers ;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction,

Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être sans imposture
L'interprete de la nature,
Et le peintre de la raison;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pêtri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.

A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs;
Mais sur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits
N'est point l'asile et le pourpris

De l'entiere béatitude :
Que dis-je ! est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût ?.
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtements funebres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténebres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célebres,
Ils montent aux terrestres lieux,
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Elysée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des Amours.
Epris de son doux badinage,

Horace accourt à ses accents,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légeres,
Et font badiner la raison;
Tandis que le Tasse et Milton,
Pour eux des trompettes guerrieres
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmants à mes yeux:
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Séneque et Lucien:
Saint-Evremond les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiere:
La Rochefoucauld, la Bruyere,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliotheque et mes vœux,

Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges, et le faux goût.
C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'onbli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir.
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumieres
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,

Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat;
Sur des espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accents,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importants,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissants,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaisirs des sentiments?
Irois-je pâlir sur la rime

Dans un siecle insensible aux arts,
Et de ce rien, qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-temps?
Quand j'aurai passé mon printemps,
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin au lyrique effort,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées
Voudrois-je me livrer encor?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesants
Ces vieilles muses douairieres,
Ces meres septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui, n'ayant été que poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,

Et meurent au bruit des sifflets ?
Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel ?
Aux sentiments de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie

Dans le sein de la volupté ?
Non, non ; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimeres ;
Sur leurs fortunes mensongeres
J'ai vu régner la folle erreur ;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infideles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui dans la paix secrete
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu !

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments :
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements ;
Et jamais la bigoterie

Ne décida mes jugements.
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par-là devient égal pour moi:
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidele;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau:
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante

Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés:
Parmi ces erreurs continnes
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnnes
Où tout s'abyme sans retour.
Mais qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmants,
Je partageois vos sentiments?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retonr?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!

Oui, dès que les desirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix;
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruít
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où sous des feuillages secrets
Le sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable paix;
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers;
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits
Où le goût brillant d'Ausonie

Se mêle aux agréments français,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergeres fortunées,
Sur les soirs des belles journées,
Ramenent gaîment leurs troupeaux;
Dans ces palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hètres
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois;
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,

Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
  Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement;
Et, de la tardive Pomone
Rappelant le regne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente

Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumiere,
Echappé des feux du lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélerinage:
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main;
Ou bien dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties,
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,

Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau;
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite républiqué
Si long-temps projetée en vain.
Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat;
Fondera ce nouvel état;
La Franchise en fera le code;
Les Jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siege de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude:
La Raison, quittant son ton rude;
Prendra le ton du sentiment;
La vertu n'y sera point prude;
L'esprit n'y sera point pédant;
Le savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément:
Pourvu que l'on sache être aimable;

On y saura suffisamment ;
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage ;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisants,
Les cagots fades et rampants,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple de froids savants.
Enfin cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil, levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence

Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence :
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront ;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, et nos plaisirs.

LES OMBRES.

ÉPITRE A. M. D. D. N.

Des régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien
Dont ma douce philosophie
Sait bannir la mélancolie
En rimant quelque aimable rien,
Salut, santé toujours fleurie,
Solitude, et libre entretien
A la république chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.
  Dans votre épître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la Chartreuse
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire
D'un crayon léger et badin
La carte du classique empire,
Et les mœurs du peuple latin.
  A la gaîté de nos maximes

Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Ecartons la muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elysée
Dans le plaisir pur et parfait
De mon hermitage secret:
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste et pesant;
Ennemi des muses plaintives,
Jusque sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux,
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste et ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidele empreinte
Du triste royaume des nuits?

N'en doutez point, ce que la fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitants malheureux.
Avec l'Erebe et son cortege
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un collége
Vous reconnoîtrez les enfers.
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniere nuit
Un songe offroit à mon esprit:
Aminte, je me le rappelle;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici;
Et, si ma mémoire est fidele,
Je vous entretenois ainsi:
Venez, de la docte poussiere
Osez franchir les tourbillons;
Perçons l'infernale carriere
Des scholastiques régions:
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours;

Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours ;
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure,
N'ornent point ces lieux détestés ;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractere
La triple rigueur de Cerbere
Et l'ame avare de Caron :
Ainsi que ces ombres légeres
Qui pour leurs demeures premieres
Formoient des regrets et des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrieres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés :

Au lieu de ces voiles funebres
Qui de l'empire des ténebres
Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de theses
Contemplez les vils monuments,
Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinxs, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échasses,
La catachrese aux doubles faces,
Les logogriphes effrayants,
L'impitoyable syllogisme,
Que suit le ténébreux sophisme,
Avec les ennuis dévorants.
Quelle inexorable Mégere
Ici rassemble avant le temps
Ces mânes jeunes et tremblants,
Et ravis au sein de leur mere!
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles souverains
Exercer leur triste puissance;
Un sceptre noir arme leurs mains:

Ainsi Rhadamanthe aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais quelles alarmes soudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces prisons et ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton ;
Tels étoient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales
Quels sont ces brûlants soupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux ?
De ce parallele grotesque
Moitié vrai, moitié romanesque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentoit à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un homme

Qu'un patibulaire fantôme,
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et, dans l'horreur du crépuscule,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre,
Affublé de l'accoutrement
D'un précurseur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et, d'une bouche sépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable
Arraché du sein délectable
Et des songes et du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.
Astre qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,

En formant mes goûts et mon cœur,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus respecté dans mon sommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse les deux tiers de ma vie
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un procureur génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur.
Qu'importe? le nom de docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelque anecdote amusante.
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressent fort peu mes soins,

Vous amuseroient encor moins ;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instants,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du temps :
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau ;
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.

A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudents,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens ;

Mais sauvez-la des jugements
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur-le-champ iroit sans repos,
Dressant la crête et battant l'aile,
Glapir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots,
Ou qui, pour parler sans emblême,
Dans quelque parloir médisant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique et couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de don Ver-Vert,
Faite en cette critique année,
Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit

Sur je ne sais quel manuscrit
Par un prestolet famélique,
Se vend, à l'insu de l'auteur,
Par ce petit-collet profane,
Et déja vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint oiseau;
De narrer comme quoi la piece,
Portée au sortir de la presse
Au parlement visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et sonna par-tout le tocsin;
Comme quoi les meres notables,
L'état-major, les vénérables,
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès
Brûler ces vers abominables,
Comme erronnés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirément imposteurs;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La jurisprudence plus tendre

A jusqu'ici paré les coups,
Ravi Ver-Vert à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant
Les jeunes sœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves meres,
Les révérendes douairieres,
Et la grand'chambre du couvent.
Une nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidele
Que jamais Ver-Vert n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtriere sibylle
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité;
Car dès que Ver-Vert est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera;
Dans un chapitre œcuménique

L'oiseau défendeur paroîtra.
La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et, dans le fort des arguments
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernieres dents;
Mais la jeune sœur Pulchérie,
Qui pour Ver-Vert pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les directeurs opinent là)
Très sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printemps
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu: voilà trop de folies.
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier:
D'autres font des vers par étude;
J'en fais pour me désennuyer:
Ainsi vous ne devez me lire

Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire :
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

ENVOI DE L'ÉPITRE SUIVANTE

A MADAME ***

SUR le sage emploi de la vie
Une aimable philosophie
A trop éclairé votre cœur
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma déité :
Aux sons négligés de ma lyre
Vous sentirez qu'elle m'inspire;
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître;
Il en coûte trop au bonheur.
Le titre trop chéri d'auteur

Ne vaut pas la peine de l'être ;
Aussi n'est-ce point sous ce nom,
Si peu fait pour mon caractere,
Que je rentre au sacré vallon,
Moi qui ne suis qu'en volontaire
Les drapeaux brillants d'Apollon.

La muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'est point de ces muses sublimes
Qui pour amants veulent des dieux ;
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces nymphes altieres
Qui divinisent les guerriers :
La négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs font ses graces,
Et les roses sont ses lauriers.

Ici sur le ton des préfaces,
Et des pesantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages.
Par vous le goût et les appas
Me gagneroient mille suffrages;
Mais en faut-il tant à mes vers?
Mes amis me sont l'univers.

ÉPITRE

A MA MUSE.

Volage Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines, et de fleurs;
Si dans ce jour de loisible mollesse
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la Sagesse
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs;
Parois sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui regle seule et ma lyre et mes mœurs:
Car ce n'est point cette pédante altiere
Dont la vertu n'est qu'une morgue fiere,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des sots;
C'est cette nymphe au tendre caractere,
Née au Portique, et formée à Cythere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidele

Et la Vertu dans le char des Amours.
C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu? quelle brillante fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi: pourquoi triomphes-tu?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente:
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens;
Et pour un temps avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accents,
J'aille t'offrir un éternel encens.

Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes autels que pourrois-je obtenir?
Que ferois-tu, capricieuse idole?
Par le passé décidons l'avenir:
Comme tes sœurs, tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs! que dis-je? hélas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris?
Vaines beautés, sirenes homicides,
Dans tous les temps, par leurs accords perfides
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amants endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monuments de disgrace et de gloire:
Je lis les noms des poëtes fameux;
Où sont les noms des poëtes heureux?
Enfants des dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
Quoi! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers, et mourir sans patrie,
Non moins errants que ce peuple léger
Semé par-tout, et par-tout étranger!

De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains?
Et pour trouver ces lugubres destins
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athene,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrace
Au fier caprice et des rois et des dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangeres archives;
Notre Hélicon, trop long-temps désolé,
Ne voit-il pas ses Graces fugitives?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.
Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire.
Et j'envierois tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.

Eh! que sait-on? un simple badinage
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage:
Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment?
Toujours fidele à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissois la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carriere des airs:
De mille objets la nouveauté t'invite;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers.
Rendue enfin à la scene du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers;
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux;
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes,
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le dieu du docte empire

T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe, et le clairon de Mars.
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie;
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,
Prenant son vol pour la premiere fois,
Charmé, surpris, entre Pomone et Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstants;
Il vole au bois, il est dans la prairie;
Il est par-tout dans les mêmes instants.
C'en est donc fait, Muse, dans la carriere
Tu prétends voir ton char bientôt lancé:
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriere,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa muse en courroux

De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,
D'auteur montré le fade personnage;
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui,
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?

Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystere,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité:
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractere,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrete et légere,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,

Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.

Si par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécene ou quelque tendre Grace,
Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire, et la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du peuple parasite,
Des froids pédants, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuiera la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune
Que quand on rime on ne sait que des vers,
A son abord prendront cet idiôme,
Ce précieux, trop en vogue aujourd'hui;
Et de l'auteur ne distinguant pas l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.

Tels sont les maux où cet essor t'engage:
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,

De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public distingué du vulgaire
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts?
En deux printemps de ce juge peu stable
On peut se voir et l'idole et la fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arene
Par les zéphyrs de l'heureuse Hippocrene,
Est effacé par Éole en courroux;
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveroient un éternel printemps,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons et des plaisirs constants?



Au sein des mers, dans une isle enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels;
Son foible trône est sur l'aile des Songes,

Les Vents légers soutiennent ses autels :
Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux ;
L'Opinion, la Mode, et le Caprice,
Ouvrent le temple et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison.
Au même instant l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux :
Jouets constants d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux ;
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à la gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment la Faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'isle charmante,
Les aquilons les emportent soudain ;
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur sans printemps, sans beaux jours,

Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur, à l'Estime, au Renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours auteur, et jamais homme heureux;
Moi, que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissants
Ne doivent point un tribut à l'Automne;
Tout leur destin est de plaire au Printemps.
Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant:
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas

Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces moments mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumiere
Sur ces sommets où la Muse guerriere
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ses mysteres
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires:
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallou où La Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfants de leurs plaisirs;
Et, sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là, si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les poëtes des Graces;
Du myrte seul chérissant les douceurs,

Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les pénibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur!
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles.
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, et dans la nuit du temps
Ensevelit une foule d'instants
Dont le Plaisir vient nous demander compte.
Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours;
Et badinons seulement sur la lyre,
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.

Mais, quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
Ecoute, Muse, et connois à quel prix
Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.

Pour te guider vers la double colline,
De ces sentiers préviens-tu les hasards?
L'Illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers;
Nul monstre affreux n'infestoit les passages;
C'étoit l'Olympe et le temple des sages;
Là, sur la lyre ou les pipeaux légers,
De Philomele égalant les ramages,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des dieux et les mœurs des bergers.
Connoissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poison, à la pure ambrosie;
Et les zéphyrs de ces brillants coteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infâmes ou barbares
N'avoient jamais réveillé les échos:

Quand, évoqués par le crime et l'envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accents ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les amours et les nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers
Que la Vertu, reine de l'harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là, leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Edifia, dans l'ombre et dans l'horreur,
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur:
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs
Proscrits, exclus du temple des auteurs.
Ainsi, jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,

Le vil frêlon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs satiriques,
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits,
Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.

O du génie usage trop funeste!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les conquérants, les belles, et les dieux,
Chez une foule au Parnasse étrangere,
Soit si souvent le jargon de Mégere,
L'organe impur des plns lâches noirceurs,
L'ame du crime, et la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les sucs mortels et les poisons vengeurs!

Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la licence obscene:
Faite à chanter sans rougir de tes sons,

Tu n'iras point chez cette infâme reine
Prostituer tes naïves chansons.
Mais de tout temps, un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satire.
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,
L'auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir, par un heureux lien,
L'auteur charmant et le vrai citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siecle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis;

Ce n'est point là que ma raison l'admire:
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne seroit point au nombre de mes dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons;
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.

Un autre écueil, Muse, te reste encore:
En évitant cet antre ténébreux
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible et timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidele,
N'exclut pas moins de sa cour immortelle
Le complaisant, le vil adulateur,

Que l'envieux et le noir imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons si la troupe invisible
Des froids censeurs, des Zoïles secrets,
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible;
Par les fredons d'un rimeur désolé
Que ton repos ne puisse être troublé;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre:
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir et ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidele
Devant tes yeux conserve ce modele.
Il est un sage, un favori des cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possede encor dans sa mâle vieillesse
L'art d'être aimable et le don d'être heureux.
Long-temps la Haine et la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,

Et l'attirer dans de honteux combats;
Mais conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage,
Laissant les airs à leurs sons glapissants,
Le rossignol interrompt ses accents,
Et, pour reprendre une chanson légere,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une dryade ou de quelque bergere
Réveille enfin sa tendresse et son chant.

Prends le burin et grave ces maximes:
Muse, à ce prix je suis encor tes lois;
A ce prix seul, nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'est plus de Mécene,
Et qu'éloigné du trône de la Seine
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténebres
Ont du Parnasse investi l'horizon;

Mais s'il languit sous ces voiles funebres,
Allons au vrai: quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramenera sur l'empire des vers
Ces jours brillants nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne suivant que les muses impies,
Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs transports sont-ils la poésie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie?
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits?
N'accusons pas les astres de la France:
Pour ranimer leurs rayons éclatants
Qu'au mont sacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talents;
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres,
D'un jour nouveau parés et réjouis,
Reverront fuir le sommeil et les ombres
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,

Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix ;
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse et de la volupté,
Nymphe badine, ou bergere sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages,
Que pour charmer ma sage oisiveté.

EPITRE

AU P. BOUGEANT, JÉSUITE.

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la ville,
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine et des favoris
De la brillante Bagatelle,
La divinité de Paris,
Le dédale des aventures,
Les affiches et les brochures,
Les colifichets des auteurs,
Et la gazette des coulisses,
Avec le roman des actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adresserois cette épître
Qu'à l'un de ces oisifs errants
Qui chaque soir sur leur pupître
Rapportent tous les vers courants,
Et qui, dans le changeant empire

Des amours et de la satire,
Acteurs, spectateurs tour-à-tour,
Possedent toujours à merveille
L'historiette de la veille,
Avec l'étiquette du jour;
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ses muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur;
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace:
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfere l'entretien d'un sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que seroient mes foibles accents?
Ainsi que les dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.
  C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt, et sans feinte,

J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable pere,
Vous, dont l'esprit, le caractere,
Et les airs, ne sont point montés
Sur le ton sottement austere
De cent tristes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misere
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudiere
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur taniere
Que sous la lugubre banniere
De la grave formalité;
Vous, dis-je, ce pere vanté,
Vous, ce philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la Liberté.
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asile
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité?
Amant et favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses

Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Sondain vous auroit-il repris?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et, pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaises
L'esprit et la félicité,
Partager avec privilege
Des patriarches du college
L'ennuyeuse immortalité?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages,
Souvent publics incognitò;
Le dieu du goût et du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi! sur votre philosophie,
Que les rayons de l'enjoûment
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie

Auroit-elle, malgré les jeux,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agréments
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentiments,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,
Enfin tous les enchantements
De la meilleure compagnie?
Et par quelle bizarrerie,
Anachorete casanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois, et de Pomar?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux;
Vous avez trop cette tournure
Qui fait et le sage et l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens et de ces jeux,
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense,

De l'automate et du cagot :
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique
Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'alégresse,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystere,
Pourquoi reprocher au hasard,
De ce prompt et triste départ
La cause trop involontaire?
Oui, vous seriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut-être aussi,
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux;
Qu'on ne connoit plus les échos;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien;

Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions;
Sans chagrines réflexions
Les amours songeroient à plaire;
Myrtile, toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergere;
Et les ruisseaux apparemment
Entre les fleurs et la fougere
N'en iroient pas plus lentement:
Mais, sans ces fadeurs de l'idylle,
Je vous dirai fort simplement,
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'automne plus charmant;
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris;
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris;
Et, pour mieux varier sans cesse,
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement

Pour occuper l'amusement.
Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas ;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage ;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'unisson,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange et la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche et de Racine,
Jusqu'au folâtre triolet.
Que l'insipide symétrie
Règle la ville qu'elle ennuie ;
Que les temps y soient concertés,
Et les plaisirs mêmes comptés :

La mode, la cérémonie,
Et l'ordre, et la monotonie,
Ne sont point les dieux des hameaux ;
Au poids de la triste satire
On n'y pese point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire ;
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hasard, l'instant les décide ;
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimas,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'astre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissants;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses :
Où regnent les amusements
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le printemps.

Échappé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces vergers ;*
Eleve ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ses soins brillants,
Y forme un temple de verdure
A la déesse des talents.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secretes,
Aux plus doux accords destinés !
Ma muse, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi ;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scene des campagnes
Prend une ame, et s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout est mort, tout est solitaire,
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,

* Bosquet de Minerve, récemment ajouté au jardin de C*, dessiné par le célebre le Nôtre.

Les zéphyrs ne sont que du bruit;
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout pense, tout vit :
Ces ondes tendres et plaintives,
Ce sont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un berger ;
Ces fougeres sont animées ;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des belles transformées;
Ces papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive,
D'une muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive
Des objets au sage étrangers,
Sans fixer sa vue attentive
Sur l'exemple de ces bergers?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs
Il reste encor quelque étincelle
De la nature dans nos cœurs ;
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons si ce que nous sommes

Vaut ce que nous avons été;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque belle qui n'est plus.

Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité;
J'ai vu, dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaîté,
De douceur et de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.

Parmi le faste et les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours,
Avec de l'esprit et des graces,
S'ennuie au milieu des Amours:
Ici j'ai vu la tendre Lise,
A peine en son quinzieme été,
Sans autre espoir que la franchise,
Sans parure que la beauté,

Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas au son d'une musette,
Et, parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux
Ecrit des mains de la nature
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur et concerté
D'une coquette fastueuse
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse,
Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse et de fleurs.

Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable,
Et des amours de leurs aïeux;

O toi qui, depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus,
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiere
Fuir devant la fausse lumiere
De mille brillantes erreurs?
Non; chez cette race fidele
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, regne sur les âges;
Echappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer, et des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages;
Au chêne, au cedre fastueux
Laisse les tristes avantages

D'orner des palais somptueux :
Lcs lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
  Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple verité,
Mon esprit, toujours enchanté,
Pénctre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté;
Hélas! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le plaisir vole, le temps fuit,
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit.
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asile,
Et, nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux chaos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux et d'embarras,
Qni, pour tout esprit raisonnable,
Sujets de gêne et de pitié,
Ne sont que le jeu misérable

D'un ennui diversifié!
  Mais, outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville et de la cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses éleves malheureux.
  Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et, pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie
Malgré moi-même un peu connu,
Déja j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.
  « Hé bien! me dit l'un, dont l'idylle

Enchante l'esprit doucereux,
« Sans doute, éleve de Virgile,
« Sur des pipeaux harmonieux
« De Lycidas et d'Amarylle
« Vous aurez soupiré les feux?
« Vous aurez chanté les beaux yeux,
« Les premiers soupirs de Sylvie,
« Et des bouquets de la prairie
« Vous aurez orné ses cheveux? »
« Qu'apportez-vous? point de mystere »
(Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux-esprits,
Insecte et tyran du parterre),
« L'ouvrage est-il pour Thomassin,
« Pour Pélissier, ou pour Gaussin? »
Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces colporteurs trop communs.
Suis-je plus heureux dans ma fuite?
D'autres lieux, d'autres importuns!
« Enfin, dit-on, de votre absence
« Revenez-vous un peu changé?
« Du sommeil de la négligence
« Votre esprit enfin dégagé
« Immolera-t-il l'indolence
« Aux succès d'un travail rangé? »
Ainsi déclame sans justesse

Contre les droits de la paresse
Un froid censeur, qui ne sent pas
Que sans cet air de douce aisance
Mes vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs paresseux de France,
Les seuls juges dont je fais cas.
  Par l'étude, par l'art suprême,
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits:
Pour moi, dans cette gêne extrême
Je verrois mourir mes esprits.
On n'est jamais bien que soi-même;
Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse,
Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles,
Et d'opuscules puériles,
Auxquels sans doute ils survivront:
A cette abondance cruelle
Je veux toujours, en vérité,
Et de La Fare et de Chapelle
Préférer la stérilité:
J'aime bien moins ce chêne énorme

Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrte tendre et docile,
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.

Il est vrai qu'en quittant la ville
J'avois promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les nymphes du Parnasse
Aux bergeres de Tivoli.
J'avois promis: mais tu t'abuses
Si tu comptes sur nos discours;
Cher ami, les serments des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du philosophe et du berger
Trois mois j'ai vécu, sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde;
Et je t'avoue ingénument
Que très peu fait à voir l'aurore,
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,

Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon serment.
 Toi, dont la sagesse riante
Souffre et seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons :
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez un éleve d'Uranie,
Entre les fleurs et l'ambrosie,
Entre Démocrite et Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons.
Cette anacréontique orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie et du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres et graves
Où périt la vivacité,
Où les agréments sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves

De la pesante autorité;
Nous n'y choisirous point pour guide
Cette raison froide et timide
Qui toise impitoyablement
Et la pensée et le langage,
Et qui sur les pas de l'usage
Rampe géométriquement:
Loin du mystere et de la gêne,
Pensant tout haut et sans effort,
Admettant la raison sans peine,
Et la saillie avec transport,
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût.
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout;
Et, puisqu'il faut du ton stoïque
Égayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique,
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté.
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi! tandis que ma pensée,

Plus légere que le Zéphyr,
Folâtre à la fois et sensée,
Vole sur l'aile du Plaisir,
Dieux! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes vers?
Sur un char funebre portée,
Des Graces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable, *
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le dieu même du sentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide et mon modele,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Respires encor dans mon cœur,
Illustre Ariste, ombre immortelle,

* L'évêque de Luçon.

Ah! si du séjour de nos dieux,
Si, de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres satisfaites
Des Sévignés, des Lafayettes,
Des Vendômes, et des Chaulieus,
Tu daignes, sensible à nos rimes,
Abaisser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux,
Et si, de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour,
Un dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance,
Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si, dans les fastes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des vers immortels comme toi.
Moi, qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse et ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir,
J'irois dans le temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces

De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité:
Mais à travers les voiles sombres
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau?
Que les beaux arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique,
Où souvent tu dictas des lois,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,
D'Atticus, et de Fénélon:
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs;
Et puisqu'enfin je perds le maître

Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les mysteres les plus secrets,
Je vais à tes sombres cyprès
Suspendre ma lyre, et peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

ÉPITRE A MA SOEUR

SUR MA CONVALESCENCE.

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur,
Mais quoi! suis-je encor fait pour nommer l'alégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les songes du sombre empire,
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci
Pourra-t-il retrouver sous ses épais nuages
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?

Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles et sages rimes
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici plus que jamais j'en trouverois le ton:
Je sors de ces instants de force et de lumiere
Où l'éclatante vérité,
Telle que le soleil au bout de sa carriere,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté;
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie,
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Éclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles,
Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et, dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide
Osant rallumer le flambeau,
Juger et nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,

Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur et du sort,
A demander aux dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort, horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misere profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine et d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidele amour,
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs tour-à-tour,
Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos;
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,

Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire:
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête!
C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.
J'y consens; mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissants,
Et, relevé des coups d'Éole et du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même.
La douleur est un siecle, et la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des arts et des amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours:
Ainsi d'un ruisseau pur la Naïade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée

De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriere,
Comptant les pas du temps trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumiere
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carriere
J'ai vu rentrer l'astre des cieux,
Et dans un si long intervalle,
La Parque, d'une main fatale
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos;
Par le souffle brûlant de la fievre indomtée
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourments nouveaux:
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs;
Couché sur un bûcher, et l'autel et le trône
D'Esculape et de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels
Mon ame s'avança vers les rivages sombres:
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,

L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglants autels!
Je crus sortir du noir abyme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré:
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus;
Les Amours, Bacchus, et Morphée,
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille SANTÉ!
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'ameres douleurs

A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abregent tes faveurs;
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités et de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs; le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiere épine fleurie,
Et de Philomele attendrie
Recevoir le premier soupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouïr,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fougeres,
Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergeres,
Et l'autel des heureux amours.

O jours de la convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame.
J'adore avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens ;
A ses regards impatients
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumiere commence ;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette ;
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude ;
L'amour s'endort sans volupté ;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté ;

Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit, sans force et sans clarté,
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse et l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort et végete tour-à-tour:
Lisis, depuis long-temps plongé dans les ténebres,
Entre Hippocrate et les ennuis,
Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête:
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé:
Tout charmera Lisis; cette nymphe est plus belle,
Cette sirene a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la Divinité.
Cléon est un sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports:
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs; infructueux efforts!

Mahomet est au rang des morts.
Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour;
Eloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour:
Il touche le rivage, à l'instant tout l'invite;
Et pour Lisis, dans ce beau jour,
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.

ÉPITRE A M. ORRY,

CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL.

Nouvel an, compliments nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables madrigaux,
Vers dont on endort son héros,
Courses à la cour qu'on ennuie:
Faut-il qu'un sage s'associe
A la procession des sots ?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant et sincere
Pour un ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,
Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil empirique pendable,
Je ne me fusse encor muni

Des feux d'une fievre effroyable
Que je n'aurois point eus sans lui.
Or, dans les chimeres qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que ravé du nombre des êtres,
Par Hippocrate empoisonné,
J'étois où gisent nos ancêtres;
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire
(Car que fait-on quand on est mort?)
Je rappelois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la métempsycose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les dieux.
Par un ministre digne d'eux,
Sans projet, sans inquiétude,

Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour et quittant
Et le monde et la solitude,
Entre les plaisirs et l'étude
Je vivois obscur et content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous, qui recevez mon hommage,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainsi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon ame,
Me suivra jusqu'au sombre bord.

ÉPITRE

SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du temps,
Les frimas, la neige, les vents,
Le foible jour qui nous éclaire,
La tranquille raison préfere
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite et lourde atmosphere
Des paravents de la cité;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austere et sauvage beauté
Des montagnes de Lapponie;
Un bon hermite confiné
Dans sa cabane rembrunie,
Et par cette bise ennemie,

A son grand regret, détourné
Du charme d'occuper sa vie
Dès la renaissante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, son champ, sa prairie,
Parcouroit par oisiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux sans nouveauté,
De phrases sans nécessité,
Et de rimes sans poésie;
Et dans la belle quantité
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne sais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumiere féconde
Qui colore, embellit, seconde
L'heureuse imagination;

Au lieu de fleurs et de gazon,
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre et de nitre
Etendus jusqu'à l'horizon;
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'auroit guere imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne et pesant repos
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers et nouveaux
Que baigne et pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs et puissants!
O prompte et céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans!
Aux accents d'une voix chérie
Qui peut tout sur ses sentiments,
Et qui sait parer tous les temps
Des roses d'un heureux génie,

L'habitant désœuvré des champs
A cru voir pour quelques instants
Sa solitude refleurie
Briller des couleurs du printemps,
Et le rappeler à la vie,
A l'air pur des bois renaissants.
Loin de la triste compagnie
Des brochures et des écrans,
Affranchi de sa léthargie,
Dans une heureuse rêverie,
A Crosne il s'est cru transporté;
Crosne, ce pays enchanté
De la belle et simple nature,
De l'esprit sans méchanceté,
Du sentiment sans imposture,
Et de cette franche gaieté,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faisoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaisir que nul art n'apprête:
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jenne et brillante conquête;
Les vœux, les applaudissements

Précédoient et suivoient leurs traces;
A leurs chiffres resplendissants
La gloire unissoit ceux des graces,
Et du génie, et des talents;
Et, sous ses auspices fideles
Garantissant leur sort heureux,
L'amitié couronnoit leurs nœuds
De ses guirlandes immortelles.
Un solennel complimenteur,
Un long faiseur d'épithalames,
Déploiroit ici sa splendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains de *chaînes*, d'*ardeurs*,
De *beaux destins*, de *belles flammes*;
Il viendroit traînant après lui
Son édition bien pliée,
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galants innocents propos
Dont les chansonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux inpromptus, leurs rondeaux,
Toutes leurs flammes si gentilles,

Et leurs perfides madrigaux.
Le sévere et mâle génie
Du sage et brillant Despréaux
S'indigneroit si l'ineptie
De tous ces vers de coterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa patrie,
Et, par des sons fastidieux,
Troubloit le charme et l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejetons nombreux,
Dans qui la patrie et le maître
Puissent en tout temps reconnoître
Des cœurs dignes de leurs aïeux !
A l'unanime et vrai suffrage
Et de la ville et de la cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre et naïf hommage;
Parmi les lauriers et l'encens,
Les roses, les myrtes naissants,
Dont les parfums et la parure
Entourent deux époux charmants,
La bonhomie à l'aventure

Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons, les vernis du temps,
L'esprit des mots, l'enfantillage,
Les gaietés de tant de plaisants
Si facétieux, si pesants,
Le sophistique persiflage,
L'air singulier, les tons tranchants,
N'ornent point de leurs agréments
Ce tribut d'un climat sauvage;
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel esprit et du ramage,
Loin des bons airs et de l'usage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux sens de son village,
De l'amitié, du radotage,
Du cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importants,
Ces miseres du bon vieux temps,
Qui seroient l'absurdité même,
Et d'un ridicule suprême
Aux regards de nos élégants,
O vous, pour qui dans ces instants
J'ai repris avec confiance

Des crayons oubliés long-temps,
Pardonnez-en la négligence;
Ne voyez que les sentiments
Qui me tracent, malgré l'absence,
Vos fêtes, vos enchantements,
Et me rendent votre présence.
Connoissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le style sans importance,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois et ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je pense,
Dans toute mon antiquité,
Que si, séduit par mon estime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit sublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes auteurs,
Je visois au style, aux couleurs,
A cette empirique éloquence,
Au ton neuf et sans conséquence
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,

Par cette foule vagabonde
De très humbles admirateurs,
D'échos répandus à la ronde,
De perroquets littérateurs,
De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont répétant vers et prose,
Et d'autrui faisant les honneurs
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement;
Je craindrois insensiblement,
Pour ma longue petite Epître,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.

Si ces riens courent l'univers,
Et que par hasard l'on en cause
(Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose,
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pédants lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verds,
Et des oisons couleur de rose,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point messieurs de la prose);
Si donc, élevés à l'honneur

D'une renommée éphémere,
Ces vers ont le petit malheur
De subir ce froid commentaire
De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraison altiere,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire sera tout entiere
S'ils plaisent au séjour charmant
Qui m'en dicta le sentiment,
Et les pare de sa lumiere.

ÉPITRE

AU ROI DE DANEMARCK.

Télémaque adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort;
Ainsi, dans le printemps de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette, et l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du sage,
Et les fatigues du héros.
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos états fortunés :
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce trône que vous parez.

Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre apanage,
En vain, grand roi, vous desirez
Echapper au public hommage;
En vain sous un nom emprunté
L'ineffaçable majesté
Veut se voiler et disparoître;
L'auguste et tendre humanité,
Les graces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement et le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs, et profonds,
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnements
De tant de rêveurs à système
Qui prônent en longs arguments
Que l'homme par-tout est le même,
Tous les peuples sont différents;
Chaque climat a ses nuances:

Vos regards sûrs et pénétrants
En saisissent les différences.
Il n'est qu'un point dans ce moment
Qui les égale et les rallie;
Oui, ces contrastes de génie,
Et d'opinions, et de goûts,
Prince aimable, s'éclipsent tous
Quand on vous voit paroître et plaire;
Et par-tout, ainsi que chez nous,
Tous les peuples n'auront pour vous
Qu'un suffrage et qu'un caractere.

ODE PREMIERE.

AU ROI,

SUR LA GUERRE. *

Ainsi les héros de Solime
Respectoient le sang des humains ;
Ainsi, pour désarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'ange de la victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les ailes de la gloire
Reposoient sur leurs pavillons :

* En 1733.

Tels sont les exploits et les fêtes
Que l'aurore de tes conquêtes,
Grand roi, présage en tes beaux jours;
Des princes l'honneur de son temple
Le ciel te voit suivre l'exemple,
Il te doit les mêmes secours.

Combattre et vaincre sans justice,
De tous les rois être ennemi,
C'est être héros par caprice,
C'est n'être héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui, de leurs sujets rois barbares,
Méprisent les cris douloureux!
Loin cette gloire trop funebre,
Qui, pour les jeux d'un fou célebre,
Fait un peuple de malheureux!

La France, exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu;
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu :
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du monde, à ses alarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse

A cette héroïque tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la paix;
Mais le Souverain des armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent ses autels.
Prends la foudre, et montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées,*
Sur un reste de cœurs ingrats!
En vain l'envie, au pas oblique,
D'une suprême république
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De secourir sa liberté:

* La Pologne.

Tu ne parois dans la carriere
Que pour dissiper ces complots,
Et lever l'injuste barriere
Qui ferme un trône à son héros :
Secondé par d'heureux ministres,
Tu brises ces trames sinistres.
Qu'il regne ce roi vertueux!
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse légere
De son empire étincelant
Du sein de l'ombre passagere
L'astre du jour sort plus brillant;
Tel, vers les régions de l'Ourse
Stanislas reprenant sa course
Eclate enfin dans tout son jour :
Nos cœurs s'envolent à sa suite ;
Et jusqu'aux chars errants du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suede en vain desire, *
Si quelque soin touche les morts,

* Charles XII.

Ombre, que la Vistule admire,
Que ne reviens-tu sur ses bords?
Ton aspect domtant la furie
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitants:
Mais tandis que je te rappelle,
Stanislas dans l'ombre éternelle
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile renommée,
J'entends ta triomphante voix;
La rébellion désarmée
Tombe, et se range sous ses lois.
Que la brigue s'anéantisse!
Dissipe, céleste justice,
Un fantôme de royauté;
Assure à son unique maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre époux,
Les cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux:
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces, paroient nos contrées;

Mânes françois, mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons;
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons:
Ils rentrent, héritiers fideles,
Dans ces altieres citadelles
Où la gloire porta vos lois;
Au sein des palmes de nos peres,
De leurs fils les destins prosperes
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux;
De l'Eridan l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la victoire;
Il fut héros, il l'est encor:
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achille dans un Nestor:

Sûr de remettre l'aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à sa suite
Les Amours, devenus guerriers;
Et les Ris, en casques de roses,
Dans son second printemps écloses,
Portent sa foudre et ses lauriers.

A sa belliqueuse alégresse
Les vieux vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés;
Sur leurs chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De Stolhoffen et de Denain;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amants des vers, ô que de fêtes
Vous promettent ces jours heureux!
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux:
Reprenons ces nobles guitares
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le héros de l'univers;
Fleurissez, guirlandes arides:

Toujours les siecles des Alcides
Furent les siecles des beaux vers.

Grand roi, sur ce brillant modele
Dissipe le sommeil des arts :
Ranime leur burin fidele;
Par lui revivent les Césars.
Connoît-on ces rois insensibles
Dont les trônes inaccessibles
Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles ;
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des rois.

Fais naître de nouveaux Orphées ;
C'est le sort des héros parfaits :
Ils assureront tes trophées
En éternisant tes bienfaits.
De tes victoires personnelles
Puissent leurs lyres immortelles
Entretenir les nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr sur ses ailes fleuries
Ramenera les alcyons !

Alors les Muses unanimes

Chanteront de nouveaux Condés :
Déja par leurs faits magnanimes
Les tiens ont été secondés ;
Les Graces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune héros * de leur cour ;
Le Rhin l'eût pris, à son audace,
Pour le conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

* S. A. S. Monseigneur le prince de Conti.

ODE II.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Dans cet asile solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur.
Aux ris, aux jeux, quand tout conspire,
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus sensible que Philomele,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour;
En vain Cérès, long-temps captive,
Ouvre son sein au dieu du jour :
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux;
L'amour d'une chere patrie
Rappelle mon ame attendrie

Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette
J'ai déja vu quatre printemps;
Une inquiétude secrete
En a marqué tous les instants;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment?

Mais que dis-je? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine?
La douce erreur qui me ramene
Vers les objets de mes soupirs
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,

Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret;
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitants;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contents.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un invisible ressort,
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort?
Hélas! au foyer de ses peres,
Triste héritier de leurs miseres,
Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naissance et l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les palais?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre

D'où le ciel nous paroît plus beau :
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangere
La terre seroit moins légere
A ses mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,

Fût jointe aux cendres des Romains.*

Heureux qui, des mers atlantiques
Au toit paternel revenu,
Consacre à ses dieux domestiques
Un repos enfin obtenu!
Plus heureux le mortel sensible
Qui reste, citoyen paisible,
Où la nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa derniere heure
Ouvre la derniere demeure
Où ses aïeux l'ont devancé!

Ceux qu'un destin fixe et tranquille
Retient sous leur propre lambris,
Possedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs;
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la patrie a sur les cœurs.

* Trist. l. 3, E.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso, plus propice,
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d'une isle charmante,
A Pluton, malgré son amante,
De ses jours il soumet le fil;
Aimant mieux, dans sa cour déserte,
Descendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître
L'amour généreux et puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant ?
Ce noble amour dans la disgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort et le danger :
A ta fuite il prêta ses ailes,
Toi * qui, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un ciel étranger.

Cet amour, source de merveilles,
Ame des vertus et des arts,

* Dédale.

Soutient l'Homere dans les veilles,
Et l'Achille dans les hasards;
Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus;
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévoûment d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoïques errants,
Qui, méconnoissant la patrie,
Firent gloire d'en vivre absents?
Du nom de citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel;
L'erreur adora ces faux sages;
La raison, juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur autel.

Que tout le Lycée en réclame,
Je ne connois point pour vertu
Un goût par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu.
S'il faut t'immoler la nature,
Je t'abhorre, sagesse dure,

A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Insensé le mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur!

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous!
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Echapper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarmes
D'un séjour où regnent les charmes,
Et les vertus de l'âge d'or!

ODE III.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE S.-AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

Quitte ces bois, Muse bergere,
Vole vers une aimable cour :
Tu n'y seras point étrangere,
Tes sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin dans les beaux âges
Charmoit les plus fiers conquérants :
Il est encor l'amour des sages ;
Mais il n'est plus l'amour des grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asile,
Un Parnasse à tes favoris.

De tes beautés arbitre juste,

Un héros chérit tes lauriers;
Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des chantres vantés d'Ausonie
Mécene fut le protecteur;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal
Au plaisir d'être leur Mécene
Le talent d'être leur rival.

Tu sais, Muse, de quelle grace
Sa lyre anime une chanson;
On croit entendre encore Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'atticisme charmant;
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oseras-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs?

Ose ; ta candeur, ta houlette,
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira :
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton héros.
Si tu peux, sans-être importune,
Ose lui parler en ces mots :

Digne fils d'un aimable pere,
Héritier de ses agréments,
Imitateur d'un sage frere, *
Héritier de ses sentiments ;

Chargé des droits de la couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, sans être né sur le trône,
On peut penser et vivre en roi.

Quand votre esprit tranquille et libre

* M. le duc de Beauvilliers, gouverneur des duchés de Bourgogne, d'Anjou, et de Berri.

Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre
Je vois quels seront vos plaisirs.

Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours sensible aux tendres arts,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils durent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur cour antique
Séjour des héros de Phébus :
C'est encor Rome magnifique,
Mais Rome savante n'est plus.

De tant de sublimes génies
Il ne reste chez leurs neveux
Que les chants où leurs symphonies
Charmerent l'oreille des dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monuments
Où leur mémoire consacrée
Survit à la suite des temps.

Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprenant l'antique pinceau,

Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimercz ces doux asiles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides et des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces;
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz: Ici les graces
De Glycere inspiroient l'amant.

Là, du luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux sons;
Ici Properce, ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces morts célebres
Vénus répand encor des pleurs;
L'Amour sur leurs urnes funebres

Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois et leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque
Il garde ce brillant flambeau
Qui sauva des nuits de la Parque
Les conquérants du saint tombeau.

Muses, Amour, séchez vos larmes;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos disciples regrettés.

Tivoli, Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene sa cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords, consolez-vous;
Un favori des doctes Fées
Dans lui seul vous les rendra tous.

ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE

DE TOURS.

Loin de moi, Déités frivoles,
Que la fable invoque en ses vers!
Muses, Phébus, vaines idoles,
Ne profanez point mes concerts!
Vérité, consacre mes rimes :
Sur tes autels, seuls légitimes,
On verra fumer mon encens;
Fille du ciel, Vérité sainte,
Descends de la céleste enceinte,
Pese à ton poids mes purs accents.

Les vertus, et non pas la mitre,
Font la grandeur des vrais prélats :
C'est peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas,
Si la fastueuse indolence,
Fille de l'oisive opulence,

Occupe ces trônes sacrés
Où l'humble Foi, mere du zele,
Plaça dans un temps plus fidele
Des pontifes plus révérés.

A cet auguste caractere
Un grand cœur répond autrement:
Il n'est le chef du sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet esprit, ces traits de lumiere,
Dont sur une contrée entiere
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Eglise antique,
Digne du Pontife immortel,
Ces pasteurs d'un zele héroïque,
Dont la cendre vit sur l'autel:
Assidus habitants des temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux;
Et leur humilité profonde
Leur assuroit l'encens du monde,

Et les premiers trônes des cieux.

Oh! qui te rendra ces oracles,
Église, immuable Sion?
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidele nation?
Comme une veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu sans défenseur?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame
Rastignac t'offre tous les traits;
Rempli du même esprit de flamme,
Il tient les mêmes intérêts:
Peuple, spectateur de sa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De soi-même on le voit prodigue,
En pere, en apôtre, en héros.

Tout vit heureux sous son empire;

L'équité prononce ses lois,
Sur son front la douceur respire,
La bonté parle par sa voix;
Du pauvre il prévient la misere,
Dans lui l'orphelin trouve un pere,
L'innocence y trouve un appui;
Il protege l'humble mérite;
Et la vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chrysostome,
Instruire et réformer les cœurs :
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise et force les esprits :
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus stériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmants;
Il aime que l'appas des rimes
Embellisse le sentiment :

Le beau seul a droit de lui plaire;
Censeur délicat et sincere,
Il en décide toujours bien:
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages
S'ils peuvent enlever le sien.

ODE V.

SUR LA CANONISATION Des Saints Stanislas Kostka, et Louis de Gonzague.

QUEL Dieu, quelle nouvelle aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau soleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant séjour.
Que vois-je ? ce n'est plus la terre :
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris ;
Un temple brille au sein des nues ;
Là, sur des ailes inconnues
J'éleve mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le trône ?
Les anges, saisis de respect,
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect :
Mais quoi ! vers ce trône terrible,
A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or,

Par une route de lumiere,
Quittant la terrestre carriere,
Deux mortels vont prendre l'essor.

Volez, vertus, et sur vos ailes
Enlevez leur char radieux;
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-dieux :
Ils vont; la main de la victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au ciel dès long-temps leur marqua :
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de Gonzague et de Kostka.

Sur des harpes majestueuses
A l'envi les célestes chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumerent ces beaux cœurs;
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les sceptres foulés sous leurs pas :
Plus héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la grace
Ils consacrerent leurs combats.

Tout le ciel, ému d'alégresse,
Chante ces nouveaux habitants;
La religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatants;
La vérité leur dresse un trône;
La candeur forme leur couronne
De myrtes saints toujours fleuris;
Et, dans cette fête charmante,
Chaque vertu retrouve et vante
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elysée?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté;
Vains songes de la poésie!
Le ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans les délices éternelles
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs, dans le sein de Dieu même...
Mais quel bras suspend mes accords?

Une secrete violence
Force ici ma lyre au silence;
Tous mes efforts sont superflus:
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élus.

Nouveaux saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abrégea vos tendres années
Poûr hâter vos sacrés plaisirs:
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez, par vos miracles,
Ceux qui n'en reconnoissent pas;
Que Dieu, par des lois glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux;
Et que vos cendres illustrées,

De la foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux!

Fiers conquérants, héros profanes,
Pendant vos jours dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes?
Vos sépulcres sont ignorés;
Par le noir abyme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort;
Tandis que, de leur sépulture,
Les saints régissent la nature,
Et brisent les traits de la mort.

Tout change. Des divins cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux;
Le ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux.
Tout a disparu comme un songe:
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis;
Rome a parlé; tout doit l'en croire:
Son oracle a marqué la gloire
De Stanislas et de Louis.

Peuples, dans des fêtes constantes

Renouvelez un si beau jour;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste amour;
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des anges
Consacre aux nouveaux immortels;
Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable et tendre,
Formez un nuage d'encens;
Deux jeunes saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissants:
A leur héroïque courage,
L'univers a vu que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la terre,
Et donner au ciel des héros.

ODE VI.

A UNE DAME,

Sur la mort de sa fille, religiense à A***.

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours;
Près d'un tombeau prosternée
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore
Chaque jour avant l'aurore
Réveille vos soins amers;
La nuit vient et trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un temps
Plaindre une fille chérie
Moissonnée en son printemps;
Dans ces premieres alarmes
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;

Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs;
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs:
Hélas! un chagrin si tendre
Sera-t-il su de ta cendre,
Ombre encor chere à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amere
N'attendrit pas le destin;
Malgré les cris d'une mere,
La mort retient son butin;
Avide de funérailles,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.

La mort, dans sa vaste course,
Voit des parents éplorés

Gémir (trop foible ressource !)
Sur des enfants expirés ;
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers pâle ministre,
L'affreux ennui, fier vautour,
Les poursuit d'un vol sinistre,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique tristesse
N'imitez point la foiblesse :
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,
Comme ces sombres esprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis ?
C'est à tort que le portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir ;
Un deuil lent et léthargique

Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La tourterelle gémit;
Mais se faisant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit.
Semblable à la tourterelle,
En vain la douleur fidele
Veut conserver son dégoût;
Le temps triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant,
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie,
Le temps essuya ses pleurs:
Tels de notre Iphigénie
Nous oublîrons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le temps doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter,

Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime,
Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur:
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger? dit-elle;
J'y songeai dès son berceau;
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non, stoïques exemples,
Vous êtes d'un vain secours;
Ce n'est que dans tes saints temples,
Grand Dieu! qu'est notre recours.
Pour guérir ce coup funeste
Il faut une main céleste;
N'espérez rien des mortels:
Un consolateur vous reste,
Il vous attend aux autels.

Portez donc au sanctuaire,
Soumise aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mere
Chrétienne dans ses regrets;
Adorez-y dans vos peines
Les volontés souveraines
Du dispensateur des jours;
Il rompt nos plus tendres chaînes,
Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort;
D'un monde que l'erreur vante
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins;
Pour Dieu seul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'autel * alloit marcher:

* Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer.

Déja pour le sacrifice
L'amour saint dresse un bûcher,
L'encens, les fleurs, tout s'apprête;
Bientôt ta jeune conquête...
Mais, quels cris! Qu'entends-je? Hélas!
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose [1]
Que frappe un souffle mortel;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un autel:
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un temple enchanté;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse
Dont tes lois tranchent le cours;
Mais aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours.
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes élus,

La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point son bonheur;
Par ces solides maximes
Raffermissez votre cœur.
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Eclore et s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir!

ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE furie au teint livide
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein;
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haines, en silence
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long-temps tu fus épargnée;
Sur toi de ma muse indignée
Je veux lancer les premiers traits:
Heureux, même en souillant mes rimes

Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès!

Naissons-nous injustes et traîtres?
L'homme est ingrat dès le berceau;
Jeune, sait-il aimer ses maîtres?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez-lui service,
Selon lui c'est une justice:
Il vit superbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime et qu'on suit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice sans douceur et sans fruit?
Reconnoissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus séveres
Qui par des regles trop austeres
Tyrannisent leurs sectateurs?

Sans doute il est une autre cause

De ce lâche oubli des bienfaits :
L'amour-propre en secret s'oppose
A de reconnoissants effets ;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'amitié;
Il rampe, adulateur servile :
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami.
Triste retour d'un noble zele !
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut-être même un ennemi.

Déja son œil fuit votre approche,
Votre présence est son bourreau ;
Pour s'affranchir de ce reproche
Il voudroit voir votre tombeau.
Monstres des bois, race farouche,

On peut vous gagner, on vous touche,
Vous sentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimere,
Un fantôme que je combats ?
Fut-il jamais un caractère
Marqué par des crimes si bas ?
O ciel ! que n'est-ce une imposture !
A la honte de la nature
Je vois que je n'ai rien outré;
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles
Faudra-t-il, mortels bienfaisants,
Que vos mains, désormais stériles,
Ne répandent plus leurs présents?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire :
Il vaut mieux d'un soin généreux
Servir une foule coupable,
Que manquer un seul misérable...

Dont vous pouvez faire un heureux.

Des dieux imitez les exemples
Dans vos dons désintéressés;
Aucun n'est exclu de leurs temples,
Leurs bienfaits sur tous sont versés.
Le soleil qui, dans sa carriere,
Prête aux vertueux sa lumiere,
Luit aussi pour le scélérat:
Le ciel cesseroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juste Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix?
Que l'ingrat n'est-il ta victime
Ainsi qu'il le fut autrefois!
Que ne reprends-tu, dans notre âge,
De ton antique aréopage
L'équitable sévérité!
L'ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit loin de la patrie
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athenes,
Sur la justice de tes lois,

Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta république en rompt les droits ?
Que de proscriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates,
Sont livrés au plus triste sort ;
La méconnoissance et l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa ville,
Thémistocle aux Athéniens :
« Tel qu'un palmier qui sert d'asile,
« J'en sers à mes concitoyens :
« Pendant le tonnerre et l'orage
« Sous mon impénétrable ombrage
« La peur des foudres les conduit ;
« L'orage cesse, on m'abandonne,
« Et long-temps avant mon automne
« La foule ingrate abat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble, et sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous.
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharsale

Voit ses jours vainqueurs abattus;
Mais de tant de coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames sordides,
Que mes sons puissent vous fléchir!
Ou, si de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres!
O honte! ces stupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain?
Oui. Que Séneque * vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arene
De l'amphithéâtre romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un esclave condamné;
Mais à l'aspect de sa victime
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté se change en joie:
On lance sur la même proie
D'autres lions plus en courroux;
Le premier, d'un cœur indomtable,

* Lib. 2 Benef. ch. 19.

Se range au parti du coupable,
Et seul le défend contre tous.

Autrefois du rivage more
Cet esclave avoit fui les fers ;
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déserts,
Il avoit nourri sa jeunesse :
L'animal, ému de tendresse,
Reconnoît son cher bienfaiteur ;
Un instinct de reconnoissance
Arme, couronne sa défense ;
Il sauve son libérateur.

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRIVOLE ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchants ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des amours, naïves graces;
Que le goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un héros chantez sans craindre;
Mêlez des fleurs à ses lauriers :
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers;
Mars effraieroit vos voix timides;
Laissez ces vertus intrépides
Aux accents du Dieu de Claros :
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces et sensibles

Qui nous font aimer les héros.

Tracez l'aimable caractere
D'un prince formé de vos mains :
Stanislas... Ce nom doit vous plaire ;
Rappelez ses premiers destins :
Je vous vois, brillantes déesses,
Combler son cœur de vos largesses ;
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée ;
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux potentats son sang l'égale :
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits ?
Il possede une ame royale ;
Que ne le vois-je au rang des rois ?
Graces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort ;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du nord.

Mais déja l'alégresse éclate ;
Il paroît, il est couronné ;
Il charme l'austere Sarmate

Au pied du trône prosterné :
Pour munir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la justice,
La victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des couronnes *,
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des rois.

Sur ces deux princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux;
Unis par leurs exploits sublimes,
Un temps les voit victorieux...
Mais quelle soudaine disgrace!
Charles tombe, son nom s'efface,
Son pouvoir est évanoui.
O conquêtes, ô sort fragile!
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes provinces!
Quand la Suede pleure son roi,
Pologne, le plus doux des princes,
Cesse aussi de régner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance,..

* Charles XII.

Sois son asile, heureuse France,
Séjour des rois dans leurs malheurs :
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une couronne héritée
Souvent un roi vit sans splendeur ;
Une couronne méritée
Fait la véritable grandeur :
Que Bellone ensuite ou les trames
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur d'un malheur illustre
Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste fortune,
N'enleve rien à la vertu :
Qu'elle abatte une ame commune,
Stanislas n'est point abattu.
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens et répare ton crime ;
Le ciel t'en ouvre les chemins :
De son héroïque famille

Dans le sein d'une auguste fille
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au sang des héros Bourbons :
Cette source illustre et féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux;
Et les souverains de la France
Compteront avec complaisance
Stanislas entre leurs aïeux.

Nymphe, dont les flots tributaires
Aiment à couler sous ses lois,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ses graces, ses exploits;
Conserve sur tes vertes rives
Ces beautés champêtres et vives
Par qui ses yeux sont réjouis :
Sans doute le fier Borysthene
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers; et, pour les lire,

Grand roi, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'est flatté dans ma peinture :
Du fade encens de l'imposture
Ton goût fut toujours ennemi ;
Ma voix n'est, dans ce chant lyrique,
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.

ODE IX.

SUR

LA CONVALESCENCE DU ROI.

Compagne des Bourbons, brillante renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvres la barriere ;
Ta lumiere immortelle a pénétré mes sens,
Et des cieux, avec toi, je franchis la carriere
Sur les ailes des vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Escaut, et du Rhin aux deux mers,
Je vois ces champs heureux, cet empire célebre,
L'honneur de l'univers.

Tu parles ; je les vois ces fideles provinces
S'attendrir, s'embellir à son brillant récit ;
Par-tout du plus grand roi, du plus chéri des princes,
L'heureux nom retentit.

« Qu'il regne ; que tout cede à la présence auguste
« D'un roi forcé de vaincre, et d'instruire les temps
« Qu'il auroit pu passer du trône d'un roi juste
« Au char des conquérants.

« Moins sensible au renom que lui fait la victoire,
« Qu'au repos des humains, au bien de ses sujets,
« Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire
« D'arbitre de la paix.

« Qu'il vive ; que son regne et célebre et paisible
« Passe l'âge et l'éclat des regnes les plus beaux,
« Ainsi que sa sagesse et son cœur né sensible
« Surpassent les héros ! »

A ces vœux redoublés, que cent concerts secondent,
Le vaste sein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil et de jeux et de fêtes !
Les arts, peuple brillant, servent tous tes desirs ;
Ta vaillance commande au destin des conquêtes,
Et ton goût aux plaisirs.

O ciel ! quel changement ! Nymphe immortelle, arrête !

Quel coup de foudre annonce un orage imprévu !
Tes rayons sont éteints ; tout cede à la tempête :
Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaissantes
Quel silence profond fait succéder l'horreur !
Il cesse ; le tumulte et des voix gémissantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la patrie ?
Le cri de sa douleur s'éleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaisseau que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténebres :
Quel spectacle ! quel deuil ! citoyens et guerriers,
Tout gémit, tout frissonne, et des ombres funebres
Entourent nos lauriers.

Quel sombre égarement ! où court ce peuple en larmes ?
Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ; ô douleur ! je frémis.
Quel tombeau ! je succombe aux plus vives alarmes,
Il est près de Louis.

Ciel ! peux-tu l'ordonner ! eh ! quels sont donc les crimes
D'un peuple humain, fidele aux vertus comme aux lois,

Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes
Qui t'adresse sa voix ?

Occupé de Louis plus que du diadême,
L'état n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'empire des lis tutélaire génie,
Viens, suspends tes lauriers, fruit d'un temps plus serein :
Un siecle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher souverain.

Tu veillois sur ses jours quand son ardeur guerriere
Sous les foudres de Mars l'exposoit en soldat;
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumiere,
Et l'ame de l'état.

O bonheur ! quelle aurore a dissipé les ombres ?
L'espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succede aux voiles les plus sombres :
Louis nous est rendu !

Respirez, renaissez, provinces alarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports ;
Employez vos clairons, triomphantes armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sait parler des rois.

S'il falloit, ô destin, cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidele?
Quel roi fut plus aimé?

Réduits au froid bonheur de l'austere puissance,
Les maîtres des humains, au sommet des grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés; suivis de la contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté?
L'esclavage, autour d'eux établissant la feinte,
Chassa la vérité.

Ainsi, toujours glacés, toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
Ils meurent sans aimer, et sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussiere;

Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets :
Le flambeau de la mort est la seule lumiere
Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand roi, d'un plus heureux partage;
L'instant qui juge tout, et qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous et l'ame et le langage
De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
Pour un roi qui connoît le charme et la tendresse
Des sentiments du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le maître,
Que par-tout le héros alloit être admiré :
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme est adoré.

ODE X.

SUR LA MÉDIOCRITÉ.

Souveraine de mes pensées,
Tes lois sont-elles effacées ?
Toi, qui seule régnois sur les premiers mortels,
Dans cette race misérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuse liberté, n'as-tu donc plus d'autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de sacrées,
Par-tout je vois des fers et de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juste équilibre,
Vive maître de soi, sans asservir ses jours ?
S'il en est, montre-moi ce sage;
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces, nymphe ingénue;
Dans une contrée inconnue,
Sur des ailes de feu je me sens enlevé:
Quel ciel pur! quel paisible empire!
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,
Où la fortune impérieuse
Porte et brise à son gré de superbes vaisseaux,
Il est un port sûr et tranquille,
Qui maintient dans un doux asile
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de la sécurité,
Dans un temple simple et rustique,
De la nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble déesse,
Loin des palais bruyants du fastueux Plutus;
Là, sous tes lois et sous ton culte
Tu rassemblas, loin du tumulte,

Le vrai, les plaisirs purs, les sinceres vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,
Le vulgaire et les grands ne te suivirent pas :
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles et tendres poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillants,
Si le fracas de la fortune,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talents.

Mais en vain tu fuyois la gloire ;
La renommée et la victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des héros,
Mieux formés par tes lois stoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la noblesse et l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois, loin des villes,
Les Fabrices, et les Camilles,
Et ces sages vainqueurs, philosophes guerriers,

Qui, du char de la dictature
Descendant à l'agriculture,
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, déité paisible,
Le mortel sagement sensible
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs!
Par sa douce mélancolie
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des vallons.

Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horizon;
Quelques bruits que la foule en seme,
Il est satisfait de lui-même
S'il a su mériter l'aveu de la raison.

Il rit du sort, quand les conquêtes

Promenent de têtes en têtes
Les couronnes du nord, ou celles du midi :
Rien n'altere sa paix profonde ;
Et les derniers instants du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.

Amitié, charmante immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidele
Peu d'amis, mais constants, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris,
Ecartant ces songes funebres
Qui, parmi l'effroi des ténebres,
Vont réveiller les grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon ;
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne sut l'être
Sur le trône éclatant des aïeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
Par ces plaisirs philosophiques,
Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Cher de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidele à ce sage système,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs.

ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

SUSPENDS tes flots, heureuse Loire,
Dans ces vallons délicieux;
Quels bords t'offriront plus de gloire
Et des coteaux plus gracieux?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de plus beaux cieux.

Ingénieuses rêveries,
Songes riants, sages loisirs,
Venez sous ces ombres chéries,
Vous suffirez à mes desirs.
Plaisirs brillants, troublez les villes;
Plaisirs champêtres et tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence?
Ces lieux charmants sont-ils déserts?

Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts ?
Sur ces gazons et sous ces hêtres
D'une troupe d'amants champêtres
Que n'entends-je les libres airs ?

Quel son me frappe ? une voix tendre
Sort de ces bocages secrets,
On soupire ; pour mieux entendre,
Entrons sous ces ombrages frais.
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et sa couronne est un cyprès.

Seuls confidents de sa retraite,
Les Amours consolent ses maux;
L'un lui présente la houlette,
L'autre assemble des chalumeaux:
Foibles secours ! rien ne la touche,
Des pleurs coulent; sa belle bouche
M'en apprend la cause en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes:
Je vais quitter ces beaux vergers ;
Aux champs français perdant mes charmes,
Je fuis sur des bords étrangers.

Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des bergeries;
C'est qu'il n'est plus de vrais bergers.

Dès qu'une frivole harmonie,
Asservissant mes libres sons,
Eut de la moderne * Ausonie
Banni mes premières chansons,
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées :
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor ** sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs et touchants;
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant, il laissa sa musette
Au jeune amant de Timarete ***,
Dont l'Orne admira les doux chants.

* On reproche les Concetti et les pensées trop recherchées aux bergers italiens de Guarini, de Bonarelli, du cavalier Marin, etc.

** Acteur des bergeries de M. le marquis de Racan, né en Touraine.

*** Bergere des Idylles de M. de Segrais, né à Caen.

Mais quand le paisible Elysée
Posséda Racan et Segrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la muse fleurie
D'un nouveau berger de Neustrie*
En sauva-t-elle quelques traits.

Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la premiere beauté :
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'écho se tut épouvanté.

La bergere, outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agrémens;
Le berger, quittant la nature,
N'eut plus que de faux sentimens;
Et ce qu'on appelle l'églogue
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'acteurs dérobés aux romans.

* M. de F**.

Leur voix contrainte ou doucereuse
Mit les dryades aux abois ;
Leur guitare trop langoureuse
Endormit les oiseaux des bois ;
Les Amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma suite
La perte des premiers hautbois.

Tendres muses de cet empire,
Oh ! si, sortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je soupire,
Ranimoit sa voix sur vos bords,
S'il quittoit sa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords !

A ces mots la déesse agile
Fuit au travers de bois naissants...
Viens donc, parois, heureux Virgile ;
De vingt siecles reçois l'encens :
Chez les nymphes de ce rivage,
Berger français, gagne un suffrage
Qui manque encore à tes accents.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta muse aura ton air charmant :

Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît sous tout habillement;
Tout lui sied bien, rien ne l'efface;
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajustement.

Viens snr les Tyrcis de Mantoue
Réformer ceux de ce séjour;
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue:
Guidé par toi, l'enfant Amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux nymphes des campagnes
Comme il parle aux nymphes de cour.

Affranchis l'eglogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art;
Qu'elle soit tendre, mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Qne dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse bergere
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais sur une toile légere,
Sans des coloris indiscrets,

Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau:
L'œil est choqué s'il voit reluire
Les palais, l'or, et le porphyre,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des sillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés;
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste et violence

Une sirene au ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette scene tout inculte,
Mais par-là plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de bergers heureux;
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient être berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laissent parler la vérité;
A la suite de l'innocence,
Là, voltige la liberté;
Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oui, la vertu vit solitaire
Chez les bergers, ses favoris;
Fuyant le faste et l'art austere,
Elle y badine avec les ris.
Farouche vertu du Portique,
De ton mérite sophistique

Pourrions-nous être encore épris ?

Aux vrais biens, par un doux mensonge,
L'Eglogue rend ainsi les cœurs :
La raison sait que c'est un songe,
Mais elle en saisit les douceurs ;
Elle a besoin de ces fantômes :
Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans la premiere partie.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la table de la premiere partie.

